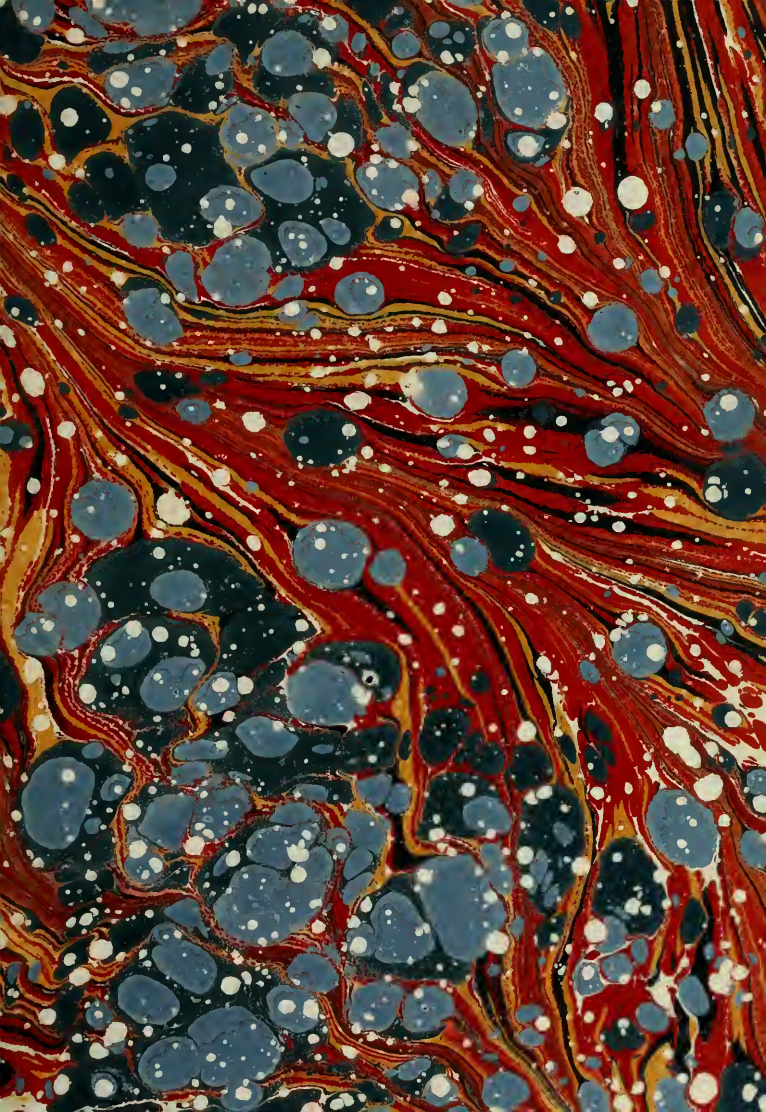
WRITERS
LIBRARY
31 Farm St London W1

Class Number



B 00 8 1 50

BIB. SCRIPTORUM. S.J
LONDINII.
*Ex Dono*
*Alexandri G. Fullerton.*
Higgs
062

S. Noailles Standi

NOTICE

SUR MADAME LA VICOMTESSE

# DE NOAILLES

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/noticesurmadamel00pari

# NOTICE

## SUR MADAME LA VICOMTESSE

# DE NOAILLES

PARIS

IMPRIMERIE DE CH. LAHURE

Imprimeur du Sénat & de la Cour de Cassation

Rue de Vaugirard, 9

—

M DCCC LV

# NOTICE

SUR

MADAME LA VICOMTESSE

# DE NOAILLES.

« Musa..... vetat
« Laudes..... tuas
« Culpâ deterere ingeni. »
(Horatius.)

ANTOINETTE-CHARLOTTE-ROSALIE-LÉONTINE DE NOAILLES naquit à Paris le 22 juillet 1791, de Charles de Noailles, fils aîné du prince de Poix, capitaine des gardes du corps du Roi Louis XVI, & de Nathalie de Laborde, fille du célèbre banquier de ce nom, mariés en 1790. Ce mariage avait eu tous les genres d'éclat. Naiſſance illuſtre, fortune immenſe, beauté

idéale, eſprit aimable & diſtingué, talents enchanteurs, tout ce que l'imagination rêve, & tout ce que la raiſon cherche ſembla un moment réuni ſur les têtes de ces époux de vingt ans. L'amour ſigna des premiers au contrat, & ſa préſence, ſi rare en pareille circonſtance, n'étonna perſonne; à voir ce couple charmant incliné ſous la bénédiction nuptiale, on eût dit le dénoûment ſolennel d'un beau roman des ſiècles paſſés.

M. de Laborde, heureux & fier d'une alliance qui ſatisfaiſait également ſon ambition & ſa tendreſſe paternelle, l'avait célébrée par de grandes réjouiſſances. Méréville (1), création charmante, fruit de ſes richeſſes & du goût le plus délicat & le plus éclairé, devint le théâtre des fêtes nuptiales. Les familles de Noailles & de Beauvau s'y rencontrèrent avec la plus brillante compagnie de Paris, ſociété habituelle de M. de Laborde. La joie fut grande, le luxe éblouiſſant, les plaiſirs variés à l'infini; mais chacun tomba d'accord qu'au milieu de toute cette magnificence véritablement féerique, de toutes ces merveilles de Méréville, rien n'était ſi merveilleux que les mariés.

Les illuſtres convives de M. de Laborde devaient cependant être en proie à de vives

(1) Terre de M. de Laborde.

inquiétudes : la Révolution, commencée depuis une année, marchait à pas de géant, les eſprits ſages enviſageaient de graves complications pour l'avenir ; les plus alarmés ne croyaient encore qu'à de grands dangers, ſans prévoir la nature & la portée de ces dangers. La vie continuait comme par le paſſé, & non-ſeulement les préoccupations politiques n'empêchaient pas les mariages de ſe conclure, mais elles n'altéraient même point la gaieté des noces.

Cette ſécurité de nos pères nous étonne à bon droit ; placés au fond de l'abîme entr'ouvert alors ſous leurs pas, nous les accuſons d'imprévoyance, d'aveuglement ; génération écloſe dans les ténèbres du ſcepticiſme, nous ne pouvons comprendre la foi robuſte que leur inſpiraient des inſtitutions dont nous avons remué la pouſſière, nous oublions que cette foi de nos pères s'appuyait ſur quatorze ſiècles de gloire & de bonheur.

A partir de cette époque les annales particulières de la famille de Noailles ſeraient preſque l'hiſtoire de la Révolution ; la plupart de ſes membres jouèrent un rôle important dans les grandes ſcènes révolutionnaires, tous devinrent, ſelon leur âge & leur ſituation, victimes des iniquités légales qui en déshonorant la France ont trahi la plus noble cauſe des temps modernes. L'enfant au berceau dont nous allons ſuivre la deſtinée, eut

ſa part des tribulations de la famille. Ce que Saint-Simon appelait avec tant de jalouſe amertume « le groupe des Noailles, » perpétué par des rejetons non moins favoriſés, parut être le point de mire de la fureur révolutionnaire ; ſes coups atteignirent les plus nobles comme les plus innocentes têtes ; les femmes & les vieillards furent traînés de la priſon à l'échafaud ; la fuite & la proſcription ſeules prévinrent l'extinction complète de la race. Privilégiés juſqu'à la dernière heure de la monarchie, les Noailles mêlèrent leur ſang au ſang des ſouverains qui les avaient comblés de bienfaits ; l'hiſtoire qui a retracé leurs proſpérités retracera auſſi leurs malheurs & ſignalera leur dévouement au reſpect des générations futures.

Entraîné par le funeſte exemple de la jeune nobleſſe, Charles de Noailles émigra en Angleterre peu de mois après la naiſſance de Léontine (1791). Plein d'illuſions & d'eſpérances il comptait ſur une courte abſence, ſur un prompt retour, à la ſuite des princes triomphants. Les événements déconcertèrent tous ſes projets, & l'exil volontaire ſe changea en proſcription cruelle. Mme Charles de Noailles reſta à Paris dans la maiſon de ſon père, auprès de ſes deux familles, celle de ſon mari ne songeait point à émigrer. Quant au prince de Poix & à ſon père le vénérable maréchal duc de Mouchy, attachés à la per-

ſonne du Roi, ils comprirent que leur premier devoir était de couvrir & de défendre ſa perſonne ſacrée, ſans avoir égard au faux point d'honneur de Coblentz, qui ne pouvait d'ailleurs s'appliquer à la nature de leurs fonctions. Les journées du 20 juin & du 10 août récompenſèrent dignement le dévouement éclairé de ces fidèles ſerviteurs. Tous deux eurent l'inſigne honneur de tirer l'épée devant l'infortuné monarque pourſuivi juſqu'au fond de ſon palais par la meute régicide qu'on a oſé appeler le peuple français.

Au mois de ſeptembre 1792, Mme Charles de Noailles voulut aller voir ſon mari en Angleterre. Les voyages commençaient à devenir difficiles, ſinon dangereux; il fallait s'entourer de myſtère, recourir à des précautions romaneſques, qui ne manquaient pas de ſéduction aux yeux d'une jeune femme attendue par un aimable époux ſur une terre étrangère. Les préparatifs ſe firent dans le plus grand ſecret, Mme de Noailles partit ſeule avec ſon enfant & une femme de ſervice qui ignorait juſqu'au nom de ſa maîtreſſe. Les voyageuſes arrivèrent ſans encombre à Dieppe, port moins ſurveillé, choiſi à deſſein. Là par excès de prudence l'enfant & la bonne furent embarqués quelques heures avant Mme de Noailles afin d'éviter toute apparence de fuite de famille. Au moment où la jeune mère allait les rejoindre, un officier de paix s'op-

poſa à ſon départ, ſous prétexte de certaines formalités non accomplies. La plus légère réſiſtance eût été périlleuſe. Mme de Noailles n'oſa pas réclamer l'enfant & ſurtout la bonne dont l'ignorance même aurait pu la compromettre; elle ſe laiſſa conduire en ſilence à la mairie de Dieppe, tandis que le vaiſſeau cinglait vers l'Angleterre, emportant dans ſes flancs Léontine endormie, bercée par les flots de l'Océan.

Quelques heures plus tard le navire touchait terre devant les jolies maiſons de Brighton, habitées vers cette époque de l'année par la ſociété élégante de Londres, & la bonne, conſternée de l'abſence de ſa maîtreſſe, remettait ſon précieux dépôt entre les mains des magiſtrats du lieu.

Léontine abordait ſur la plage de Brighton comme Moïſe au berceau ſur les rives du Nil. Ce ne fut point la fille des rois qui recueillit ſes précoces infortunes; mais un célèbre homme d'État de la Grande-Bretagne, lord Malmesbury préſent à l'arrivée du navire, & témoin de l'abandon myſtérieux de l'enfant émigré, prit Léontine ſous ſa protection, la porta à ſa femme, lady Malmesbury, & tous deux ſe décidèrent à l'adopter.

L'aventure était touchante & fit grand bruit; la ſociété s'émut, Léontine devint pendant quelques heures « le lion de Brighton; » le ſoin qu'on avait pris de cacher ſon

nom indiquait aſſez qu'il était illuſtre, & l'état de la France donnait carrière aux plus douloureuſes ſuppoſitions. Il y eut preſſe pour la voir, rivalité pour l'adopter; pluſieurs familles voulaient l'enlever aux Malmesbury, un ſecret preſſentiment ſemblait les avertir que cette petite enfant abandonnée pourrait faire un jour leur bonheur & leur gloire.

Lady Malmesbury jouiſſait depuis deux jours de ſa maternité improviſée, lorsqu'un matelot adoleſcent, dont les vêtements groſſiers cachaient imparfaitement des attraits tout féminins, vint réclamer l'enfant inconnu. Mme de Noailles, trompant ſous ce déguiſement audacieux la ſurveillance des autorités de Dieppe, était parvenue à gagner Brighton ſur un bateau pêcheur. L'arrivée de cette jeune épouſe, de cette jeune mère, éclatante de beauté, brillante du plus noble courage, terminait admirablement les mille romans ingénieux eſquiſſés depuis deux jours autour du berceau de Léontine. La toile tombait ſelon l'uſage ſur une ſcène d'attendriſſement & de joie générale. Lady Malmesbury partageait les émotions maternelles de Mme de Noailles, mais un peu de regret ſe mêlait à ſes larmes, accoutumée déjà au rôle que la Providence avait ſemblé lui indiquer, elle croyait à ſon tour perdre ſa fille (1).

(1) Mémoires de lord Malmesbury.

Mme de Noailles reſta fort peu de temps en Angleterre; un plus long ſéjour auprès de ſon mari eût compromis de graves intérêts de fortune, auxquels le nivellement ſocial donnait chaque jour plus d'importance. Les femmes d'émigrés en reſtant en France, non-ſeulement conſervaient leurs propres biens, mais pouvaient encore protéger les biens de leurs époux abſents, la plupart d'entre elles ſe ſacrifièrent ainſi à leurs devoirs de mères de famille & vinrent preſque volontairement ſe replonger dans le gouffre révolutionnaire.

M. de Laborde avait quitté Paris dont le ſéjour lui paraiſſait auſſi pénible que dangereux, & s'était retiré à Méréville avec ſa digne compagne, Mme de Lalive, ſa belle-ſœur, M. de Fezenſac, & Mme de Fezenſac ſa nièce. Cet homme vertueux, fort de ſa conſcience, & s'appuyant ſur ſon irréprochable paſſé, enviſageait avec calme les périls de l'avenir, & croyait encore à la reconnaiſſance. Depuis trente ans les habitants de Méréville vivaient de ſes bienfaits; n'était-ce pas au milieu d'eux qu'il devait chercher l'appui & le reſpect dus à ſa charité ſans bornes & à ſes rares vertus? Mme de Noailles, dès ſon retour en France (décembre 1792), partagea la retraite de ſes parents & ne les quitta plus juſqu'au mois d'octobre de l'année ſuivante.

Quel changement s'était opéré dans la vie

de Méréville, quel contrafte entre cette réunion de famille morcelée, pleine de trouble & de regrets, & ces brillants voyages qui avaient étonné & charmé & la cour & la ville! Ce féjour enchanté des joies domeftiques & des nobles plaifirs, ce temple de l'hofpitalité françaife, allait devenir l'afile incertain & précaire de l'honnête homme perfécuté. Bientôt les campagnes s'agitèrent aux récits des tumultes quotidiens de Paris; des feuilles infâmes circulèrent par milliers dans les chaumières, & les agents du jacobinisme vinrent au milieu des villages prêcher ouvertement la révolte & le crime. Les menaces, les vociférations des payfans, plus égarés que convaincus, montaient parfois jufqu'au château. M. de Laborde reconnut fon erreur, il n'y avait plus de place en France pour les honnêtes gens; on fe décida à fuir, on partit, on s'achemina vers le Havre; les obftacles furgiffaient de toutes parts fur le paffage des fugitifs, il fallut rebrouffer chemin; on revint à Méréville attendre les événements, comme des condamnés dont le jour fatal n'eft pas encore fixé. Alors commencèrent ces heures d'angoiffes, de tortures fans nom, qu'une révolution fans exemple dans l'hiftoire devait ajouter au grand livre des fouffrances humaines. Soixante années à peine nous féparent des convulfions de 93; nous avons connu des témoins, des victimes échappées comme par

miracle au fer des aſſaſſins. Les mémoires ont décrit minutieuſement juſqu'aux moindres détails de cette époque monſtrueuſe, & pourtant l'imagination ſe refuſe encore à la comprendre, la penſée recule épouvantée devant ce hideux ſpectacle, mélange de dégoût & d'horreur que la France délirante & avilie offrit pendant deux années aux regards de l'Europe.

Le Roi, la Reine avaient péri; chaque jour apportait la nouvelle de l'arreſtation d'un ami, d'un parent. Le maréchal de Mouchy & ſa vertueuſe compagne, retirés à Mouchy-le-Châtel depuis le 21 janvier, venaient d'être amenés à la priſon du Luxembourg. Trois générations de femmes de la maiſon de Noailles les y avaient ſuivis : la maréchale ducheſſe de Noailles, la ducheſſe d'Ayen, belle-mère de M. de La Fayette, & la vicomteſſe de Noailles ſa belle-ſœur. La princeſſe de Poix, belle-mère de Mme Charles de Noailles, était gardée à vue dans ſa maiſon de Paris.

Toutes les têtes étaient menacées, ſans diſtinction d'âge, de ſexe ou d'état; une horrible légèreté, une féroce incurie préſidait au choix des victimes; on rivait à la même chaîne, pour être conduits au même ſupplice, le miniſtre de Dieu & la fille d'Opéra, le prince du ſang & la ſervante. Dans cet étrange aſſemblage de toutes les conditions

de l'humanité il ne manquait que des coupables.

M. de Laborde ſe flattait en vain de déſarmer ſes bourreaux en acceptant avec la plus complète ſoumiſſion les ordres puérils, les décrets honteux que la Convention impoſait ſans ceſſe aux malheureux propriétaires des biens qu'elle convoitait. Son ſort était fixé, ſon nom inſcrit ſur la liſte de ſang. Mme de Laborde & ſa fille cachaient leurs craintes & leur douleur, luttaient courageuſement contre la marée montante de la terreur publique. Au milieu de cette famille déſolée la préſence de la petite Léontine était une douleur de plus; à peine âgée de trois ans, la vivacité de ſon intelligence, la promptitude de ſes reparties préſageaient déjà ce que l'avenir lui réſervait de facultés ſupérieures. Mais ſes grâces enfantines sollicitaient vainement les ſourires maternels, & ſon babil inceſſant, les éclats de ſa bruyante gaieté retentiſſaient ſans écho dans les ſalons déſerts de Méréville.

M. de Laborde fut arrêté vers la fin du mois d'octobre 1793 & conduit en priſon à Paris; peu de jours après Mme de Noailles & ſa mère ſubirent le même ſort. Léontine fut recueillie par un frotteur de M. de Laborde qui avait épouſé une ſervante de la maiſon. Elle reſta chez eux à Saint-Germain en Laye pendant tout le temps de la Terreur, vivant comme les petites payſannes dont elle portait

le coſtume. M. de Laborde périt ſur l'échafaud après ſix mois de captivité (1); Mme de Laborde & ſa fille, ſauvées par la mort de Robeſpierre, ſortirent de priſon dans l'automne de 1794.

La mort de ſon père, celle des parents de ſon mari, l'attente preſque certaine d'un pareil ſort, avaient ébranlé cruellement l'état moral & la ſanté de Mme de Noailles; elle éprouva le beſoin de fuir ces lieux funeſtes remplis de ſi terribles ſouvenirs, & elle partit avec ſa mère & Léontine pour la Suiſſe, où elles paſſèrent pluſieurs mois. L'air pur des montagnes ravivait ces pauvres infortunées, l'aſpect de cette belle nature calmait l'agitation de leur âme; là du moins elles pouvaient pleurer librement les êtres chéris qu'elles avaient perdus. Raſſurées ſur leur propre ſort, leur douleur n'était plus comprimée par l'inſtinct de conſervation perſonnelle que toute créature apporte en naiſſant. Se livrer à cette immenſe douleur était un bien, une conſolation inconnue ſous les verrous de la priſon. Après avoir ſéjourné ſucceſſivement dans les principales villes de la Suiſſe, Mmes de Noailles & de Laborde traverſèrent l'Allemagne & la Hollande afin de gagner l'Angleterre. M. de Noailles, ſon père le

(1) 29 germinal an II.

prince de Poix, & M. de Méréville, fils aîné de Mme de Laborde, les attendaient à Londres. Elles se trouvèrent en y arrivant au milieu d'un groupe d'émigrés, tous gens de leur connaissance & même de leur intimité; on s'embrassait, on se questionnait, on pleurait de joie & de douleur. Les compatriotes sur le sol étranger semblent toujours des parents & des amis, & dans cette circonstance le malheur commun ajoutait de nouveaux liens aux liens déjà si puissants de la patrie.

Tandis que Mmes de Noailles & de Laborde jouissaient sur le sol britannique des bienfaits d'une délivrance & d'une réunion inespérées, l'état intérieur de la France subissait de nouveaux changements. La fièvre révolutionnaire tombait graduellement, les passions coupables s'apaisaient, la honte succédait au crime, la boue du Directoire séchait le sang de la Terreur. Il y avait progrès selon l'inexorable logique des révolutions, car l'avilissement d'un peuple est le fruit de ses crimes, & de cet avilissement naît le despotisme, qui en est alors le juste châtiment. On revenait au bien par faiblesse sans flétrir le mal, ou laissait échapper l'innocent enchaîné sans oser punir l'heureux coupable. Les lois iniques de la Terreur n'étaient point révoquées, mais oubliées ou exécutées mollement; quelques audacieux commençaient à parler de justice, de paix, de conciliation, & l'échafaud ne réclamait

point leurs têtes; enfin on voyait poindre à l'horizon cette grande figure de Bonaparte, portant ſur ſon front rêveur le préſage d'une nouvelle ère de gloire, de proſpérité & de malheur. Mme de Laborde fut rappelée à Paris par des embarras d'affaires réſultant de la ſucceſſion de ſon époux, ouverte & non recueillie depuis le jour de ſon décès. Sa fille l'y rejoignit plus tard. Léontine reſta encore quelque temps auprès de ſon père, mais ce dernier voulant entreprendre un voyage en Suède, elle fut ramenée à ſa mère par une ancienne amie de la famille.

Mme de Laborde à ſon retour fut accablée d'affaires; la fortune de M. de Laborde était dans le plus grand déſordre, & les revenus ne répondaient plus aux charges conſidérables qu'un poſſeſſeur généreux & magnifique s'était volontairement impoſées; de lourdes dettes contractées avant la Révolution, lorſque M. de Laborde jouiſſait d'une fortune immenſe à Saint-Domingue, augmentaient encore les difficultés de la poſition. Mme de Laborde & ſa fille ſe réſignèrent ſans peine au genre de vie modeſte que cette poſition exigeait; quand on vient d'échapper à la mort, la vie, quelle qu'elle ſoit, ſemble toujours facile; elles habitèrent alternativement Méréville & Paris, vivant avec une ſtricte économie; Mmes de Lalive, de Fezenſac, leurs parents & quelques anciens amis vinrent s'aſſocier à leur modeſte

exiſtence. On s'entr'aidait pour retrouver & réunir les reſtes du paſſé, comme des naufragés cherchent à la marée baſſe les débris épars du naufrage. Le bonheur d'être en France, l'eſpoir chaque jour plus certain d'y poſſéder bientôt tous ceux que la proſcription avait frappés, faiſaient ſupporter courageuſement les rigueurs préſentes de la deſtinée.

Léontine avait alors ſix ans; depuis ſa naiſſance elle menait une vie fort agitée; ſa ſanté n'en ſouffrait point, & ſon intelligence, ſes grâces & ſa figure ſe développaient à l'envi ſous tous les ciels & ſous tous les toits. Elle jaſait, danſait, chantait du matin au ſoir, inventait mille hiſtoires plaiſantes, jouait des tours aux graves amis de ſa grand'mère, contrefaiſait les voix & les airs ridicules, écoutait toutes les converſations, & voulait toujours s'y mêler. Sa verve, ſon entrain étaient inépuiſables, elle babillait avec une aiſance & une abondance que ſes parents parvenaient à modérer d'autant plus difficilement que l'originalité de ſes idées & la juſteſſe de ſes expreſſions ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des auditeurs. Mme de Laborde, ſérieuſe de maintien & de caractère, s'épuiſait en vains efforts pour calmer la verve de ſa petite-fille; quoi qu'on fît, aux repas de famille Léontine prenait la parole, diſcourait ſur les nouvelles du jour, plaçait ſon mot, qui était toujours une malice, répondait ſans être que-

ſtionnée, trouvait le nom que chacun cherchait, appliquait les vers qu'elle avait appris le matin. On voulait l'interrompre, elle parlait plus fort; on changeait de converſation, elle avait encore quelque choſe à dire. Mme de Laborde lançait des regards ſévères ſans obtenir de ſilence; enfin, à bout de voie, elle ordonnait aux domeſtiques d'emporter ſa petite-fille; Léontine ſe cramponnait à la table, ne cédait qu'à la force, & parlait juſqu'au moment où la porte ſe refermait ſur elle, le tout avec des airs mutins & des grâces ineffables. Ces petites ſcènes ſe renouvelaient ſans ceſſe, perſonne ne s'en plaignait hors ſa grand'mère, & encore....; elle était raviſſante, on la gâtait, qui ne l'eût gâtée? toute autre enfant à ſa place ſerait devenue inſupportable, mais Léontine ne pouvait pas être gâtée, la Providence veillant ſur une œuvre favorite en protégeait le développement & la voulait achever. Cependant M. Charles de Noailles revint en France après avoir obtenu ſa radiation de la liſte des émigrés par l'intervention de l'excellente femme du général Bonaparte. Il fut alors décidé en conſeil de famille que Léontine ſerait ſoumiſe à l'influence de l'éducation publique, ancien uſage auquel les perſonnes de ſa claſſe échappaient rarement, car les enfants les plus aimables & les mieux aimés ne recevaient jamais alors de leurs parents ces leçons du premier âge qui

laiſſent de ſi doux ſouvenirs dans le cours de la vie.

M. & Mme de Noailles jetèrent les yeux ſur la maiſon de Mme Campan à Saint-Germain en Laye, établiſſement déjà célèbre & le ſeul qui pût ſuppléer pour l'éducation des jeunes filles nobles aux couvents détruits pendant la Révolution. Des raiſons toutes particulières fixèrent bientôt leur choix. Depuis la chute de Robeſpierre, Mme la princeſſe de Poix s'était établie à Saint-Germain en Laye, auprès de ſa belle-mère, Mme la maréchale princeſſe de Beauvau, que le malheur des temps & une grande douleur perſonnelle condamnaient à la retraite. Mme Campan, ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette, & comme telle fort connue de ces deux dames, leur rendait des hommages & des ſoins preſque méritoires à une époque où l'éclat de la naiſſance était encore un motif de réprobation. Quoique ardemment dévouée au pouvoir naiſſant du général Bonaparte, Mme Campan reſtait fidèle aux ſouvenirs de la monarchie écroulée & particulièrement à celui de ſon auguſte maîtreſſe. Admiſe dans l'intérieur de la famille Bonaparte, chargée par le premier conſul de l'éducation de ſes ſœurs, elle initiait ces illuſtres parvenues aux petits ſecrets de la vie des cours & dirigeait le noviciat impérial des futures princeſſes. C'était d'ailleurs une femme d'eſprit & de

ſens, qu'une vocation ſincère appelait à l'enſeignement public. Léontine de Noailles chez Mme Campan devait donc ſe trouver ſous la ſurveillance immédiate de ſes deux grand'mères. Elle avait alors huit ans. Son entrée dans le penſionnat fit ſenſation; plus jeune que toutes ſes compagnes, elle en remontra bientôt aux plus habiles, & devint l'âme de tous les jeux, de tous les plaiſirs; ſa merveilleuſe précocité confondait & charmait maîtreſſes & élèves. Ce n'était point le développement prématuré & maladif des « petits prodiges, » triſtes enfants deſtinés à devenir de plus triſtes hommes, c'était l'idéal de l'enfance.

Il y a des gens qui n'ont leur âge qu'une fois dans la vie; enfance ou jeuneſſe, maturité ou vieilleſſe, ils n'atteignent qu'un inſtant de paſſagère perfection; hélas! d'autres n'ont jamais leur âge. Léontine eut toujours le ſien; elle traverſa avec un égal ſuccès les époques de la nature humaine, ſans devancer, ſans retarder d'une ſeconde l'heure ſouvent fatale des tranſitions. L'enfance avait tout promis, la jeuneſſe, la maturité tinrent toutes les promeſſes de l'enfance. Ce fut ſurtout une heureuſe enfant, elle ne ſentit point les épines de l'éducation: la colère, l'humeur même n'altéraient jamais ſon jugement; on pouvait quand on avait quelque faute à lui reprocher, raiſonner avec elle au lieu de la punir, car les punitions s'adreſſent plutôt aux

ſens qu'à l'intelligence, & l'enfant qui comprend ſes torts eſt par cela même déjà puni. Les brillantes qualités de ſon génie naiſſant ſe détachaient ſur un fond d'extrême douceur, d'inaltérable gaieté. Cependant, avouons-le, Léontine ici, comme aux dîners de ſa grand'-mère, était parfois, était ſouvent impertinente; les ſaillies audacieuſes, les répliques bouffonnes ſe preſſaient ſur ſes lèvres en préſence même de l'impoſante inſtitutrice. Les enfants ſpirituels paraiſſent toujours impertinents, ils ſe trouvent preſque en naiſſant ſupérieurs aux trois quarts du genre humain, ils ont habituellement plus d'eſprit que le profeſſeur qui les inſtruit, quoi de plus impertinent, en effet?

Léontine ſe rendit coupable d'une pièce de vers pendant qu'on lui enſeignait l'orthographe; ce chef-d'œuvre clandeſtin circula quelque temps anonyme dans le penſionnat, les élèves ſe le paſſaient à la dérobée comme *le furet du bois joli*. Mme Campan ſaiſit un jour le furet au paſſage. Grande rumeur parmi les jeunes filles, interrogatoire général, ſilence généreux & dévouement à l'eſprit de corps. Mais l'habile inſtitutrice ne pouvait s'y tromper. D'un pareil forfait Léontine ſeule était capable, elle avoua humblement ſon crime; convaincue de poéſie la muſe mutine reçut une ſévère admonition. Mme Campan voulait donner au monde des impératrices &

des reines, non des poëtes; peut-être pourrait-on attribuer à cette méſaventure de penſion l'éloignement que Léontine éprouva dans la ſuite de ſa vie pour les vers d'amateurs.

Les talents d'agrément étaient fort ſoignés chez Mme Campan; à ſa requête le célèbre peintre Gérard vint examiner la claſſe de deſſin; Léontine, trop jeune pour en faire partie, aſſiſtait comme ſimple ſpectatrice à cette viſite ſolennelle, & tandis que les têtes d'Achille, de Romulus & de Niobé ſe ſuccédaient en foule ſous les yeux du maître, elle couvrait de griffonnages à la plume ſes cahiers, ſes livres, & juſqu'au claſſique pupitre de bois blanc : funeſte habitude dont aucune pénitence n'avait pu triompher. Gérard gardait le ſilence & ſemblait apprécier médiocrement les talents en herbe des jeunes penſionnaires; tout à coup ſes regards tombèrent ſur le pupitre de Léontine, il s'approcha d'elle, prit ſucceſſivement ſes livres & ſes cahiers, & les conſidéra avec beaucoup d'attention, puis ſe tournant vers Mme Campan : « Il faut, dit-il, donner des crayons à cette petite fille, c'eſt votre meilleure élève. »

Mme Campan, s'inſpirant des ſouvenirs de Saint-Cyr, faiſait repréſenter des pièces morales par ſes jeunes élèves ſur un théâtre élevé en la grande ſalle du penſionnat. L'auditoire ſe compoſait des perſonnes conſidé-

rables de Saint-Germain, des familles des jeunes actrices, presque toutes venant de Paris. Mmes de Beauvau & de Poix honorèrent souvent de leur présence ces récréations juvéniles. Trois belles jeunes filles destinées à la célébrité préludaient sur ces innocentes planches aux succès qui les attendaient plus tard sur de moins innocents théâtres : Caroline Bonaparte, depuis reine de Naples, Hortense Beauharnais, l'aimable reine de Hollande, & enfin Zoé Talon, comtesse du Cayla, la profaïque Égérie d'un Pompilius octogénaire. Léontine, leur cadette de sept à huit années, fut malgré son âge admise dans la troupe. On jouait des proverbes de circonstance, des comédies de Mme de Genlis, quelquefois même *Esther*, *Athalie*, & Mme Campan écrivait à Hortense Beauharnais, quelques jours avant une des plus brillantes représentations : « Léontine fait son rôle, & le dit à mourir de rire (1). »

Ainsi s'écoulait cette aimable enfance, les jeux, les ris, l'étude, tout était facile & charmant; Léontine n'apprenait point, elle devinait; ses maîtresses ne songeaient qu'à modérer le développement extraordinaire de son intelligence, comme on préserve du soleil

(1) Correspondance de Mme Campan avec la reine Hortense, t. Ier.

les fruits d'un jeune arbre prématurément productif.

Mme Charles de Noailles avait voyagé pendant longtemps en Eſpagne avec ſon frère le comte de Laborde; de retour en France elle voulut entreprendre l'éducation de ſa fille ſuffiſamment éprouvée par deux années de penſion, elle obtint à cet effet le conſentement de ſon mari.

Mme Charles de Noailles joignait aux charmes & aux grâces d'un eſprit ſupérieur le goût, le beſoin de l'étude avec de ſingulières facultés d'application; merveilleuſement douée, peintre & muſicienne accomplie, elle partageait ſon temps entre les arts & la littérature, ſe plaiſant ſouvent aux études les plus arides, à de véritables tours de force intellectuels, ſans autre but que le développement de ſes facultés morales; l'éducation de Léontine pouvait entrer tout naturellement dans ce cadre d'occupations variées, mais toujours utiles, & n'impoſait point à Mme de Noailles une tâche au-deſſus de ſes forces.

Léontine quitta avec regret la maiſon Campan, & conſerva toute ſa vie un ſouvenir agréable des jours qu'elle y avait paſſés. Le retour des Bourbons lui donna même l'occaſion de témoigner hautement ſon eſtime pour ſon ancienne inſtitutrice, souvent en butte alors aux calomnies de quelques malencontreux serviteurs de la monarchie reſtaurée.

Comme par le paſſé, Mme de Noailles vivait avec ſa mère, Mme de Laborde, femme de grande vertu & du plus aimable caractère. Les affaires de la ſucceſſion de M. de Laborde s'étaient arrangées, l'aiſance, l'abondance régnaient de nouveau à Méréville & à Paris. Mme de Laborde avait conſervé au milieu de la ſociété élégante de ſon époux quelque choſe de la gravité méthodique de l'ancienne bourgeoiſie; elle aimait la vie de campagne, & la prolongeait ſouvent au delà de la belle ſaiſon. Sa diſpoſition naturelle & les malheurs qu'elle avait éprouvés l'éloignaient du monde, lui en faiſaient redouter les plaiſirs & la frivolité. Mère de famille pieuſe & tendre, elle conſacrait ſa vie aux ſeuls enfants que la Providence lui eût laiſſés. Ce n'était plus *l'heureuſe mère* que le pinceau de Greuze a immortaliſée; car cinq enfants manquaient au tableau. Son dernier fils, le comte A. de Laborde, n'étant point encore marié, Léontine repréſentait ſeule cette filiation directe que la maternité ſe plaît à prolonger indéfiniment dans les lointains de l'avenir.

Léontine, bien qu'établie chez ſa grand'-mère, communiquait fréquemment avec ſa famille paternelle; à Paris elle voyait ſon père tous les jours, & pendant la ſaiſon d'été elle faiſait des ſéjours chez le prince de Poix, ſon grand-père, réuni à ſa femme & à ſes enfants après dix années d'émigration.

La tyrannie des événements avait ſéparé M. & Mme Charles de Noailles préciſément à l'âge où les habitudes, les goûts & les beſoins réciproques reſſerrent fortement le lien conjugal; plus tard libres de ſe réunir, ils crurent, ſous l'influence trop puiſſante encore des traditions de l'ancien régime, pouvoir continuer à vivre iſolément ſans rupture définitive. Cette ſituation de ſes parents, qui ne changea jamais, compliquait le devoir filial de Léontine & formait quelques nuages à l'horizon de ſa belle jeuneſſe, mais les difficultés, les obſtacles de la vie ne ſe trouvaient ſur ſon paſſage que pour lui donner occaſion d'en triompher. Elle ſut répartir avec un tact & une délicateſſe admirables ſes ſoins & ſa tendreſſe entre ſon père & ſa mère; allant ſans ceſſe de l'un à l'autre, ſouvenir vivant des temps meilleurs, elle rapprochait par ſa ſeule préſence ces deux cœurs fatalement diviſés, elle retenait dans ſes jeunes mains les deux moitiés d'une chaîne plutôt déliée que rompue. Le ciel eût ſans doute couronné les pieux efforts de Léontine, ſi Mme de Noailles n'avait point été attaquée vers le milieu de ſa carrière par une maladie cruelle, incurable, que la plus complète ſolitude pouvait ſeule adoucir.

Léontine atteignait aux dernières limites de l'enfance : les grands changements que la première jeuneſſe apporte dans l'exiſtence

ſe préparaient pour elle; les grâces ingénues de la jeune fille allaient ſuccéder aux grâces mutines de la penſionnaire. Cette époque de la vie décide de l'avenir. Quelle importance ont alors les impreſſions les plus légères, les moindres exemples? Tout ce qui nous entoure nous inſtruit involontairement, chaque parole eſt une nouvelle qui nous arrive d'un pays inconnu, nous marchons de découverte en découverte vers ce monde que les voyageurs du paſſé nous ont dépeint ſous de plus ou moins belles couleurs. Léontine trouva dans ſa famille paternelle le complément de ſon éducation; le temps qu'elle y paſſait était en quelque ſorte un temps de vacances, c'eſt là que le devoir prenait les formes du plaiſir & que les affections impoſées par la nature avaient tout le charme de l'inclination. Les mérites extraordinaires de Mme la princeſſe de Poix, l'éclat de ſes vertus & le charme incomparable de ſon caractère & de ſon eſprit produiſirent une profonde impreſſion ſur la jeune Léontine, elle preſſentit ce que l'avenir lui réſervait de bonheur ſous l'égide de cette adorable perſonne, véritable génie tutélaire de ſa nombreuſe famille, & elle s'appliqua dès lors preſque autant à l'obſerver qu'à l'aimer. Mme de Poix vivait à l'écart entourée de ſa famille & de ſes amis, ſouvent gaie & heureuſe, toujours calme & ſereine, contemplant avec courage les ruines du paſſé,

jugeant le préſent ſans amertume, prévoyant l'avenir ſans folle eſpérance. Sa belle-mère chérie, conſtant objet de ſes ſoins & de ſa tendreſſe, Mme la maréchale de Beauvau exiſtait encore, & ne ſubiſſant aucune des miſères de la vieilleſſe, repréſentait dans ſa plus parfaite expreſſion un monde antérieur à celui de Mme de Poix. Les mémoires du temps (1) ont rendu hommage au mérite de Mme de Beauvau, & les hommes de lettres diſtingués qui furent les amis de ſon époux & les ſiens ont conſacré le ſouvenir de ce couple vertueux & fortuné chez lequel toutes les ſupériorités ſemblaient avoir pris rendez-vous. La ſociété de Mmes de Beauvau & de Poix, décimée & diſperſée pendant la tourmente révolutionnaire, s'était reconſtituée progreſſivement depuis le Directoire. Ce cercle reſtreint, choiſi quoique varié, réſumait toutes les grâces, toutes les magies de l'ancienne ſociété françaiſe. L'élégance du langage & des manières y accompagnait toujours le mouvement des eſprits; les nobles ſentiments, les idées généreuſes y recevaient de conſtants & ſincères hommages. Le frottement des opinions & la vivacité des caractères excitaient les entretiens ſans compromettre les affections. A part les maîtreſſes de la maiſon, perſonne ne ſe reſſemblait & même ne s'entendait, ſi

(1) Marmontel, Morellet, &c.

ce n'eſt pour ſe plaire & s'aimer. Les grandes criſes ſociales diviſent profondément les hommes, tous ſont atteints, mais chacun eſt frappé dans un endroit différent, & la ſouffrance commune ne parvient jamais à neutraliſer la ſouffrance individuelle; à l'époque où Léontine connut la ſociété de ſa grand'mère, les événements de la Révolution réagiſſaient encore ſur tous les eſprits; quoiqu'on évitât de les diſcuter ouvertement, leur influence ſe faiſait ſentir dans les converſations les plus étrangères à la politique & juſque dans l'intimité de la famille.

Mme de Beauvau avait partagé les grandes eſpérances de ſon époux au commencement de la Révolution; plus tard elle avait déploré les conſéquences du généreux entraînement de 89; mais après la mort de M. de Beauvau (août 1793) elle devint inſenſible à toute autre impreſſion, & ſe vit à regret oubliée ſur la liſte des victimes. L'âge & le temps n'affaiblirent point ſes regrets, elle vécut avec ſa douleur, elle vécut de ſa douleur, & ſon appréciation des choſes de ce monde s'éleva à une hauteur d'impartialité, d'où ſes jugements prenaient quelque choſe de ſurhumain.

Mme de Poix, naturellement libérale, généreuſe, enthouſiaſte, aimant le bien avec paſſion, ſéduite par les principes de M. Necker, puis indignée & terrifiée de leurs ſuites fu-

neſtes, répudiait avec énergie ſes anciens ſentiments, s'accuſait de les avoir propagés & en éprouvait un véritable remords.

M. de Poix & ſon fils aîné Charles de Noailles, dévoués aux princes proſcrits, fortifiés par l'émigration dans leur attachement au principe monarchique, attendaient avec confiance la fin des convulſions révolutionnaires; ils ne donnaient point d'autre nom aux formes de gouvernement qui ſe ſuccédaient en France depuis 93. Juſte de Noailles, ſecond fils du prince de Poix, demeuré auprès de ſa mère pendant la Terreur, ne traitait pas auſſi cavalièrement les nouvelles deſtinées de ſon pays. Trop jeune pour avoir ſervi les princes exilés, il acceptait ſans peine le rôle de ſimple citoyen, & ſon jeune cœur battait aux récits des exploits de l'armée françaiſe, ſans s'inquiéter du drapeau qui les guidait.

Les amis groupés autour de la famille de Léontine différaient peut-être plus encore de principes, de goûts & de ſentiments. C'étaient des femmes ſpirituelles & charmantes, Mmes d'Hénin & de Simiane, déſignées, ainſi que Mme de Poix, dans les écrits du temps comme « amies de M. Necker. » La première, fidèle à ſes anciennes convictions & les ſoutenant avec ardeur; la ſeconde, partageant le repentir de Mme de Poix. C'était Mme de Teſſé, fille du maréchal de Noailles, paſſionnément libérale juſqu'à ſon dernier ſoupir; c'étaient

des hommes de lettres diſtingués, anciens amis de M. de Beauvau, appartenant preſque tous à l'école philoſophique : l'abbé Morellet, Suard, Saint-Lambert; des hommes de cour échappés aux maſſacres de 93 : les comtes de Damas, brillants officiers de l'ârmée de Condé; le comte de Lally-Tollendal, défenſeur des émigrés; l'abbé de Monteſquiou, correſpondant du comte de Provence; Mme d'Houdetot, & enfin Mme de Staël, tendrement attachée à Mme de Poix qu'elle avait tenté de ſauver pendant la Terreur avec un courage & un dévouement dont le ſouvenir ſera toujours précieux à ſes enfants. Quand les eſprits ſont élevés & les mœurs polies, la diverſité des opinions tourne au profit de la converſation & produit une forte de choc d'où jailliſſent les plus vives lumières. Sous le toit privilégié de Mmes de Beauvau & de Poix, la courtoiſie, l'urbanité des manières aplaniſſaient tous les obſtacles, & le reſpect qu'inſpiraient les maîtreſſes de la maiſon créait un point de contact entre ces perſonnes ſéparées par des abîmes infranchiſſables.

Fut-il jamais école plus ſpécialement deſtinée au développement d'une jeune & riche intelligence? Mais en quelque ſituation que Dieu l'eût placée, Léontine se fût révélée comme une perſonne remarquable, la lumière de ſon eſprit lui eût ouvert la route, ſon

mérite l'eût élevée au-dessus de sa condition. Il n'en faut pas moins compter parmi les bonnes fortunes de sa destinée celle d'avoir vécu dans une pareille société. Léontine se livra à son propre génie & suivit le mouvement moral de son siècle, mais à certaines grandes lignes tracées de main de maître, on reconnaissait toujours en elle l'écolière de Mme de Beauvau & la petite-fille de la princesse de Poix.

Mme de Noailles élevait sa fille avec sévérité & lui donnait des habitudes d'occupation que les plaisirs ne lui firent jamais abandonner. Séduite par l'extrême facilité de Léontine, elle l'associait à ses plus sérieuses études comme à ses plus frivoles délassements. Léontine à quinze ans lisait en latin les comédies de Térence. M. de Noailles, élevé dans un monde qui considérait la pédanterie comme un vice, s'en effraya, & ce fut grand dommage : Léontine était aussi éloignée de la pédanterie que de la sottise; elle renonça au latin, sans peine comme elle l'avait appris, bien sûre de le remplacer par quelque étude moins compromettante. L'obéissance lui parut plus difficile lorsque M. de Noailles proscrivit le *Fandango*, que sa mère lui avait appris en revenant d'Espagne, & qu'elle dansait avec des grâces ravissantes. Parvint-elle à oublier le latin & le *Fandango?* Il est permis d'en douter, sa mémoire était merveilleuse; mais elle pré-

tendit plus tard n'avoir jamais ſu le latin, peut-être, comme Segrais le dit de Mme de La Fayette, « afin de ne pas attirer ſur elle la jalouſie des autres dames. » Les craintes de M. de Noailles étaient bien peu fondées; Léontine, malgré ſes diſpoſitions remarquables, cultiva toujours les arts au point de vue le plus modeſte, comme une diſtraction pour elle & pour les autres. Les talents de ſa mère contribuèrent même à lui faire apprécier trop faiblement ſes propres talents, comme la beauté de Mme de Noailles la rendait ſévère pour ſa propre figure.

L'univerſalité de ſon intelligence ſe révélait particulièrement dans les occupations ſecondaires, dans les riens gracieux qui compoſent la vie habituelle des jeunes filles. Adroite comme une fée, les ouvrages à l'aiguille, au crochet & juſqu'à l'inſignifiante tapiſſerie, prenaient ſous ſes doigts des formes nouvelles & piquantes; on reconnaiſſait entre mille l'œuvre de Léontine quel que fût le genre auquel cette œuvre appartînt; le génie perçait de toutes parts. Ses coiffures, ſes ajuſtements, fort ſimples cependant, ſemblaient toujours n'être portés que par elle; elle leur communiquait quelque choſe de ſa grâce innée. Telle robe, tel chapeau qui la faiſait charmante, ſans elle perdait tout ſon mérite. Si quelque amie voulait en eſſayer, il fallait que Léontine conſentît à les lui accommoder;

circonſtance du reſte très-fréquente; elle aimait à parer ſes compagnes comme d'autres d'ordinaire aiment à les déparer. Bref, le bonhomme Chryſale l'eût trouvée fort ſavante ſur « le pourpoint & le haut de chauſſes; » d'où l'on voit que le latin n'avait fait aucun tort aux pompons. Nous ſavons déjà ce que le peintre Gérard penſait de ſes griffonnages enfantins; qu'il eſt fâcheux pour terminer le récit fidèle de ſes jeunes années de ne poſſéder aucun renſeignement ſur certaines « poupées » que M. Joubert, l'ami intime de Chateaubriand, ſignale dans ſa correſpondance comme une des merveilles de Méréville :

« Une choſe qu'il m'eſt impoſſible de vous « pardonner, c'eſt d'avoir laiſſé partir Mme « de Chateaubriand ſans lui montrer quelque « poupée de Mlle de Noailles; mais elle me « promet de revenir exprès à Méréville (1). »

A dix-ſept ans Léontine épouſa ſon couſin Alfred de Noailles, fils puîné du vicomte de Noailles, ce chevalier français que la liberté, fallacieuſe dame de toutes les nobles penſées, ravit aux traditions de ſa famille & de ſon Ordre. M. Charles de Noailles n'avait point de fils, le mariage de Léontine lui en donnait un qui réuniſſait plus étroitement encore les derniers rameaux de la branche

(1) Lettres de Joubert, ſeptembre 1807.

cadette des Noailles. La belle figure du jeune Alfred, ſes précoces vertus, donnaient raiſon au choix qu'avaient preſque excluſivement dicté des convenances de famille.

Alfred de Noailles avait embraſſé la carrière des armes, tandis que ſon frère aîné, Alexis de Noailles, parcourait l'Europe, meſſager fidèle du monarque exilé. Le ſouvenir de la fin glorieuſe du vicomte de Noailles mort, à l'île de Cuba, des bleſſures qu'il avait reçues en prenant à l'abordage la frégate anglaiſe *Hazard*, 1808, ſollicitait ſon jeune courage, le drapeau que ſon père avait défendu juſqu'à la mort attirait ſon cœur. Il entra dans un régiment, & comptait déjà pluſieurs campagnes & de longs mois de priſon lorſqu'il épouſa Léontine (1809).

La diminution & l'embarras des fortunes particulières, conſéquences de la Révolution, ne permettaient pas les groſſes dots; celle de Léontine fut très-modeſte, Alfred de Noailles, fils de cadet & de plus ſoumis au partage par les lois nouvelles, apportait en mariage un mince patrimoine & de grandes charges. La carrière militaire était onéreuſe, les frais de campagne abſorbèrent dès l'abord la majeure partie du budget des jeunes époux; Léontine ſe ſoumit avec joie aux exigences de la carrière de ſon mari, elle n'aimait point le luxe. Quand, vingt ans plus tard, elle recueillit l'héritage de ſes parents, elle s'impoſa le luxe

comme un devoir de position, & jouit de sa fortune en grande dame & surtout en grand cœur, mais non sans regretter les heureux temps de sa jeunesse, où, selon sa propre expression, elle était véritablement *gueuse*.

Peut-être eut-elle plus de peine à admettre les sentiments politiques du jeune officier complétement opposés aux siens. Moins heureuse que la mère de M. de Narbonne, Léontine n'en était pas encore arrivée pour Napoléon à « l'admiration. » Ce qu'il y avait de sauvage, de brutal dans le génie de Bonaparte heurtait les exquises délicatesses de son goût. Patricienne & frondeuse jusqu'au fond de l'âme, le vainqueur de Marengo & d'Austerlitz restait toujours pour elle « un gentilhomme corse, » dont la toute-puissance blessait son orgueil & ses souvenirs. Mais elle était sage avant tout, & sage à vingt ans, ce qui est plus rare encore ; reconnaissant les avantages immenses qui résultent pour les hommes d'une vie utilement & noblement occupée, elle fit taire ses répugnances personnelles & s'associa franchement à la carrière de son époux. Léontine ne devait point connaître les douceurs de la vie conjugale. Alfred de Noailles partit pour l'Allemagne quelques jours après son mariage, & les trois années que dura leur union furent marquées par de longues & cruelles séparations ; le caractère d'Alfred de Noailles, son amour passionné

pour la gloire, le désir ardent qu'on lui connaissait de raviver l'illustration de ses pères au milieu des batailles, doublait les inquiétudes qu'inspirent toujours les départs du soldat. Léontine sentait en le quittant qu'il allait exposer plus que tout autre le noble cœur que la gloire seule pouvait lui disputer. Alfred de Noailles, officier d'ordonnance du maréchal Berthier (1), fut tué au passage de la Béréfina le 28 novembre 1812. Les Cosaques qui l'avaient frappé recueillirent son corps, on trouva sur sa poitrine sanglante le portrait de Léontine & l'Imitation de Jésus-Christ. Ces deux objets disaient toute la vie de ce jeune brave, il mourait pour sa patrie entre l'image de sa femme & le livre de son Dieu.

Léontine n'avait qu'entrevu l'époux si cruellement enlevé à son amour; & pourtant elle le regretta vivement & profondément. La douleur est une impression momentanée qui traverse le cœur plus ou moins rapidement, selon les caractères; mais les traces de son passage ne s'effacent jamais, on les retrouve dans les profondeurs de la pensée lors même que les signes extérieurs ont depuis longtemps disparu. Cette épreuve prématurée des rigueurs du sort mûrit & fortifia le cara-

(1) Alfred de Noailles avait quitté son régiment pour entrer dans l'état-major du maréchal Berthier.

ctère de Léontine; elle perdait ſon compagnon de route au début du voyage; elle reſtait ſeule avec un enfant de trois mois privé preſque en naiſſant de ſon premier appui. Cette double reſponſabilité lui impoſait d'auſtères devoirs, & décida de ſon avenir. Quoiqu'elle ne fût point naturellement portée aux partis extrêmes & que ſa ſageſſe d'ailleurs l'eût fait aiſément renoncer à des réſolutions priſes dans un moment de ſurexcitation morale, nous croyons pouvoir affirmer qu'à aucune époque de ſa vie elle ne ſongea jamais ſérieuſement à ſe remarier. Le deſſein de reſter veuve, conçu dans les premiers jours du veuvage, auprès du berceau de ſa fille, triompha des ſollicitations affectueuſes de ſa famille, réſiſta aux brillants hommages qui ſe preſſèrent en foule à ſes pieds. Un lien nouveau aurait entravé l'accompliſſement de ſes devoirs envers la jeune enfant dont elle était l'unique ſoutien; un ſecond hymen eût affaibli ſa tendreſſe en la diviſant. Ces conſidérations, admiſes dès le principe, grandirent avec le temps dans l'eſprit de Léontine, & lui ſemblèrent enfin des lois ſouveraines & chéries lorſque l'amour maternel ſe fut emparé de toutes les facultés de ſon cœur. Les circonſtances favoriſèrent le plan de vie qu'elle ſe traça après la mort de ſon mari; elle continua à demeurer chez ſa grand'mère, la princeſſe de Poix, entourée de toute ſa famille;

jamais elle ne ſentit le beſoin d'aide & de protection qui décide le plus ſouvent des ſeconds mariages. Nous aimons à placer ici le jugement que portait d'elle, pendant l'année qui ſuivit celle de ſon veuvage, un ancien ami de la famille, le cardinal de Bauſſet. Léontine recherchait déjà le commerce des hommes diſtingués; l'âge, la gravité du caractère n'effrayaient point ce jeune eſprit accoutumé depuis l'enfance aux converſations fortes & nourries du foyer paternel.

« J'ai vu une jeune perſonne porter dans le monde, au moment où elle y eſt entrée, le maintien, la réſerve, les manières & le langage qui n'appartiennent ordinairement qu'à l'uſage & à l'expérience de pluſieurs années. Je l'ai vue montrer un ſentiment de préférence pour la ſociété des perſonnes à qui leur âge, l'habitude de leurs idées, leur langage & leur genre d'inſtruction pouvaient donner un vernis d'antiquité peu propre à attirer l'intérêt & l'attention de la première jeuneſſe. Je l'ai entendue ſe mêler avec plaiſir à leurs entretiens, parler leur langage, & porter dans l'expreſſion de tous ſes ſentiments un goût de raiſon & de délicateſſe qui eſt devenu étranger à la ſociété actuelle; cette maturité d'eſprit & de raiſon n'offrait aucun contraſte ridicule avec ſa jeuneſſe & ſes agréments. Exempte de toutes prétentions, toujours inſpirée par le bon goût, toujours ſimple, ſin-

cère & naturelle, elle était aussi aimable avec les personnes de son âge qu'intéressante pour celles d'un âge plus avancé ; environnée d'une nombreuse famille elle était également chérie de tout ce qui en faisait partie ; fidèle à tous les devoirs de société, elle avait su conserver l'indépendance & la liberté nécessaires pour orner son esprit & cultiver sa raison plus distinguée encore que tous les agréments du naturel le plus aimable; elle avait de la considération à un âge où les qualités les plus séduisantes ne peuvent encore obtenir que de la bienveillance. Elle a ramené ma vieille imagination à ces jours d'enchantements & d'illusion dont je cherchais dans ma jeunesse à retrouver les tableaux & les récits dans les Lettres de Mme de Sévigné. Je la regarde comme destinée à conserver toutes les bonnes traditions de ce siècle. Elle voit tomber successivement le peu de monuments qui nous en restent; elle leur survivra longtemps, & lorsque les jours de la barbarie seront passés, elle apparaîtra tout à coup comme un de ces beaux monuments des Grecs qui ont révélé, après le silence de plusieurs siècles, le secret de leur génie & de leur bon goût (1). »

Le jugement du cardinal de Bausset s'adressait au présent & à l'avenir de Léontine;

(1) Lettres inédites du cardinal de Bausset.

plus heureux que lui, nous avons vu l'entier accomplissement de ses prophéties.

Les qualités morales de Léontine nous ont jusqu'ici uniquement occupé, devons-nous garder le silence sur les agréments de sa personne, respectés par le temps presque jusqu'à la fin de sa vie? Ses contemporains ne nous le pardonneraient pas. L'extérieur des femmes, quoi qu'en dise l'austère raison, n'est jamais indifférent, & certaines enveloppes terrestres nuisent inexorablement aux purs esprits qu'elles contiennent. L'extérieur de Léontine était bien réellement la forme, l'expression de sa nature morale; dans l'impression qu'elle produisait, sa figure & son esprit étaient inséparables, sans cesse confondus; son visage irrégulier, mais éblouissant de fraîcheur & d'intelligence, plaisait au dernier point; l'élégance de sa taille, de son maintien, de sa démarche rappelait sans cesse l'élégance de son esprit : elle marchait comme elle parlait. Sa tête, admirablement placée, s'élevait, se penchait, se balançait au-dessus de ses épaules d'une façon toute particulière, à la fois gracieuse & digne. Il y avait en elle de la nymphe & de la grande dame; sa physionomie, fidèle reflet de l'état de son âme, exprimait le plus souvent une franche & malicieuse gaieté qui n'allait jamais jusqu'à l'ironie. Mais la conversation en variait à l'infini les mouvements, & le plaisir de voir parler Léontine

égalait preſque celui de l'entendre parler. Elle excellait dans tous les exercices du corps permis aux femmes. Sa danſe, vive, légère, entraînante, rappelait les fictions aériennes rêvées par les poëtes, ſans s'éloigner jamais de la ſimplicité de la bonne compagnie. Bref, près d'elle on oubliait les plus jolies; perſonne n'eût conſenti à l'embellir : pour l'embellir il aurait fallu la changer.

Telle était Mme de Noailles au début de ſa carrière de jeune femme; nous regrettons de ne pouvoir fournir de plus nombreux témoignages à l'appui de notre faible appréciation; il doit en exiſter, le temps les révélera. Mme de Noailles fuyait la célébrité, on le ſavait, on reſpectait ſa rare modeſtie. Les admirations de ſes contemporains s'adreſſeront à ſa mémoire.

Les événements publics de 1814 apportèrent une impérieuſe diverſion à toutes les préoccupations particulières; Léontine ſubit l'influence générale; ſa penſée, longtemps repliée ſur elle-même, s'aſſocia de nouveau au mouvement extérieur. L'éloignement inſtinctif qu'elle avait toujours reſſenti pour Napoléon s'était changé, depuis la mort de ſon mari, en haine perſonnelle. Comment n'aurait-elle pas déſiré avec paſſion la chute du monarque qui lui avait enlevé un époux juſtement chéri, par une guerre imprudente dans ſon principe, déſaſtreuſe dans ſes con-

séquences? Mme de Staël l'a dit : « Les opinions des femmes ſont des noms propres. » Du reſte, Mme de Noailles était la première à ſe reconnaître juge & partie dans tout ce qui concernait l'Empire & Napoléon; & lorſque plus tard, ſous le règne du roi Louis-Philippe, l'affaibliſſement progreſſif du pouvoir royal vint alarmer toutes les conſciences politiques, elle ſe prit ſouvent à regretter la main de fer qui ſoutenait ſi énergiquement l'édifice menacé de l'ordre ſocial.

Mme de Noailles, nous l'avons dit, était royaliſte de ſang & d'inſtinct; mais la réflexion avait fortifié & développé ſes inſtincts, & la joie que lui cauſait le retour des Bourbons n'était pas ſeulement un ſentiment perſonnel. Les actes de la première Reſtauration ſatisfaiſaient ſon patriotiſme : la France, envahie, preſque conquiſe, traitait encore avec l'Europe dans des conditions compatibles avec la dignité d'un grand pays; Louis XVIII aux Tuileries, entouré de ſes vainqueurs, ſemblait recevoir les hommages de ceux qui lui dictaient des lois. Mme de Noailles avait conſervé un ſouvenir délicieux des premiers jours de la Reſtauration; elle aimait à les retracer, à peindre ſon propre enivrement & le bonheur de le voir partager un moment par toutes les claſſes de la ſociété réunies autour des petits-fils de Henri IV; le peuple français n'avait pas encore donné la meſure

de ſa verſatilité; on le croyait guéri parce qu'il avait beaucoup ſouffert. Que ne pouvons-nous citer ici les propres paroles de Mme de Noailles, retrouver ſon langage éloquent, convaincu, & les grâces piquantes de certains épiſodes ſemi-burleſques qui ſe mêlent ſouvent aux plus grandes émotions!

Il fallait l'entendre conter comment, le jour de l'entrée de Louis XVIII à Paris, elle s'était hiſſée avec ſa mère & ſa belle-ſœur, la marquiſe de Vérac, ſur une voiture de place adoſſée au tertre du boulevard en guiſe d'eſtrade, d'où elle diſtribuait des cocardes & des emblèmes royaliſtes; comment la voiture fut bientôt envahie de toutes parts par des hommes & des femmes du peuple qui s'accrochaient à ſa robe, s'appuyaient ſur ſes épaules, & qu'elle inondait de cocardes blanches; puis l'arrivée du cortége royal & le « Vive le Roi! » de la vieille France retentiſſant tout à coup dans les airs, après vingt ans de ſilence, comme les cloches au jour de Pâques annoncent les gloires de la réſurrection, l'enthouſiaſme de la foule s'élevant juſqu'au délire, & Mme de Noailles, hors d'elle-même, répondant avec une indignation preſque ſérieuſe à une femme du peuple qui s'extaſiait ſur la perruque du prince de Talleyrand, membre prééminent du cortége royal : « Non, madame, ce ſont ſes cheveux; il a de très-beaux cheveux; » preuve, s'il en fut, de ſon ivreſſe,

car Mme de Noailles haïſſait cordialement le prince de Talleyrand; mais rien ne devait manquer en ce jour au reſtaurateur de la maiſon de Bourbon, pas même des cheveux!

Les joies des ſalons ſuccédèrent aux joies populaires; réunions animées, fêtes brillantes, réjouiſſances de toute eſpèce à la cour & à la ville. Mme de Noailles entrait dans le monde preſque pour la première fois, les abſences, puis la mort de ſon mari l'ayant condamnée à la retraite depuis l'époque de ſon mariage. L'aſpect des ſalons était curieux & intéreſſant au ſortir de la grande criſe de la Reſtauration: jamais on ne vit pêle-mêle grandioſe plus complet d'hommes & de choſes, d'idées & de ſentiments. Les émigrés & les douairières de l'ancien régime coudoyaient les princes des batailles & les ducheſſes de l'Empire; les libéraux de 89 s'entretenaient avec les ſénateurs de 1808, les vaincus de Quiberon avec les miniſtres du Directoire, ſans effort, ſans amertume, c'étaient de véritables ſcènes de l'âge d'or. L'abdication de Fontainebleau voilait l'éclat de certaines ingratitudes, devenues trop célèbres plus tard, & pluſieurs membres de la famille impériale adhéraient au nouvel ordre de choſes; l'impératrice Joſéphine recevait la viſite des ſouverains alliés; Hortenſe, reine de Hollande, portait ſes hommages aux pieds de Louis XVIII. Il régnait pour ainſi dire une certaine bonho-

mie dans les grands changements qui s'opéraient en France, la Reſtauration ſe faiſait à l'amiable.

La famille de Noailles avait repris ſon ancienne poſition à la cour & figurait à toutes les fêtes qui ſignalèrent l'avénement au trône du roi légitime. Léontine, ſelon l'habitude de ſon caractère, paſſant « du grave au doux, du plaiſant au ſévère, » danſait de tout ſon cœur & prenait part à toutes les converſations, converſations curieuſes s'il en fut, où ſe croiſaient tant d'intérêts nouveaux, où ſe mêlaient tant de nouvelles idées, où s'eſſayaient tant de nouvelles combinaiſons. La chute de l'Empire avait fait table raſe, la monarchie légitime s'élaborait ſur les ruines amoncelées de vingt années de révolution. Dès lors l'admirable bon ſens qui dominait toutes les autres qualités de l'eſprit de Léontine ſe faiſait jour à travers l'enthouſiaſme bourbonien de ſon cœur. Elle comprenait non-ſeulement les exigences du temps à l'égard des formes extérieures de la royauté, mais encore le beſoin de progrès, de liberté, qu'un nouvel ordre de choſes devait aſſurer à la France ſous peine d'incapacité ou d'aveuglement; elle s'irritait particulièrement contre ces retours puérils vers des inſtitutions vieillies dont le pays avait perdu l'habitude, partant le reſpect, & dont les ennemis du gouvernement s'emparèrent plus tard avec tant d'habileté

pour compromettre la parole royale ſolennellement engagée par l'acte de Saint-Ouen. Léontine rencontrait habituellement dans le ſalon de ſa grand'mère tous les hommes marquants du nouveau régime, & ſurtout l'abbé de Monteſquiou, premier miniſtre de Louis XVIII, ami intime de Mme la princeſſe de Poix. Quelques ſalons ſignalés par les hiſtoriens de la Reſtauration s'ouvraient alors aux hommes politiques, toujours empreſſés de ſe réunir quand les événements publics donnent carrière à leurs ambitions. La ſociété ſe reconſtruiſait à la hâte; mais le tumulte des eſprits & l'unanimité des opinions ne permettaient point encore aux ſalons de reprendre l'importance & l'éclat qu'ils acquièrent toujours ſous des gouvernements fermement établis. Nous devons cependant faire ici mention du ſalon de Mme de Staël rouvert à cette époque, parce que la maîtreſſe de la maiſon lui donnait une couleur toute perſonnelle qui laiſſa de profondes traces dans l'eſprit de Mme de Noailles.

Mme de Staël rappelée de l'exil retrouvait avec tranſport « le ruiſſeau de la rue du Bac, » & les illuſtrations du jour ſe preſſaient en foule autour de l'immortel auteur de *Corinne*. Comme petite-fille de Mmes de Beauvau & de Poix, Mme de Noailles était prédeſtinée à la bienveillance de Mme de Staël; mais ſes charmes, ſa précoce ſupériorité lui firent

bientôt une place individuelle dans le ſalon de l'illuſtre amie de ſes deux grand'mères, elle y allait ſouvent en habit de bal, preſque entre deux contredanſes, & recevait le plus aimable accueil de la maîtreſſe de la maiſon. Le génie de Mme de Staël électriſé par les événements de 1814, n'avait jamais brillé d'un plus vif éclat. L'avénement de cette royauté conſtitutionnelle, conſtant objet de ſes eſpérances, but unique de ſes travaux, lui cauſait de véritables tranſports; les paſſions politiques de ſa jeuneſſe renaiſſaient, la fille de M. Necker reparaiſſait ſur la brèche auſſi ardente que par le paſſé, enrichie de trente années d'expérience, verſant des flots de lumière ſur ſes adverſaires & ſur ſes partiſans également éblouis. Le mouvement libéral de la première Reſtauration n'avait point l'énergie virile de 89, ni cette unité de principes & de but qui donnait tant de force à l'action & qui répandait tant d'intérêt ſur ceux qui agiſſaient. La Révolution avait introduit des nuances infinies dans les partis, & Napoléon avait créé, par ſa ſeule perſonnalité, un élément tout nouveau dans le monde français. Mais en revanche, les complications extérieures, la préſence des armées étrangères ſur le ſol national, la chute récente du plus grand capitaine des temps modernes, donnaient un aſpect impoſant, nouveau, & en quelque ſorte pittoreſque à la politique françaiſe. Que de

grandeur dans les déſaſtres mêmes de notre pays! dans cette lutte fabuleuſe d'un ſeul homme contre l'Europe coaliſée! L'eſprit admirablement verſatile de Mme de Staël ſe plaçait à tous les points de vue de cette prodigieuſe ſituation; ſon génie dominait par intervalle ſes ſentiments & ſes paſſions; pour elle la reſtauration des Bourbons, l'invaſion étrangère, n'étaient qu'un poëme épique dont elle ſuivait les péripéties, dont elle admirait les héros avec l'enthouſiaſme pur & élevé que les grandes luttes de l'humanité inſpirent aux grands eſprits qui les contemplent.

Nous appuyons à deſſein ſur les impreſſions de Mme de Noailles dans le ſalon de cette femme illuſtre, parce que Mme de Noailles elle-même ſe plaiſait à les reproduire quand les accidents de la converſation provoquaient ſes ſouvenirs. En général, elle ne faiſait guère de récits; l'abondante récolte de ſes obſervations ſe caſait à l'aiſe dans une mémoire, toujours prête & jamais preſſée, qu'elle gouvernait deſpotiquement; rare puiſſance! car la mémoire eſt une faculté ſecondaire diſpoſée à l'uſurpation. Il fallait donc lui faire un peu violence pour la décider à raconter. Mais alors, quel charme dans le récit, quelle lucidité dans les ſouvenirs, quel heureux choix dans l'expreſſion! Mme de Noailles excellait à décrire l'attitude de Mme de Staël au milieu de ſon ſalon, ſes

poſes originales, ſes toilettes fantaſtiques; elle avait ſaiſi au vol des traits bizarres, des contraſtes étranges qui ſont les ingénuités du génie, on ne ſe laſſait point de l'entendre; le récit terminé, on aurait voulu, comme les enfants, lui demander de recommencer.

Il est des événements qui confondent la ſageſſe humaine, des événements devant leſquels tous les caractères font défaut; les Cent-Jours furent de ce nombre; les vainqueurs furent preſque auſſi embarraſſés de leur triomphe que les vaincus de leur défaite; le héros de cette ſublime aventure y perdit même quelque choſe de la dignité de ſon génie, en faiſant appel aux paſſions révolutionnaires qu'il avait naguère étouffées ſous ſa pourpre impériale.

Les Cent-Jours s'écoulèrent dans une ſorte de fièvre univerſelle, qui dévorait le préſent ſans permettre de ſonger à l'avenir. Napoléon jouait ſa dernière carte ſur le tapis de l'Europe, & la France éperdue redoutait ſon triomphe & n'oſait ſouhaiter ſa chute. Quand la déroute de Waterloo ramena Louis XVIII à Paris pour la ſeconde fois, le ſilence & la triſteſſe régnaient partout ſur ſon paſſage; ſelon l'expreſſion de Mme de Noailles « toutes les joies de la Reſtauration avaient diſparu; on était ſoulagé, mais on n'était plus heureux. »

Mme de Noailles fut profondément atteinte

par les événements de 1815, elle en prévit les funeſtes conſéquences, ſa foi monarchique s'ébranla, elle déſeſpéra de l'avenir du pays; elle ſentit que ces changements à vue, que ces ſoubreſauts politiques & ſociaux étaient une grande déchéance morale pour la nation qui les ſupportait. Les exactions étrangères indignèrent ſon patriotiſme, les réactions royaliſtes déſolèrent ſa conſcience; enfin ſans changer de ſentiment, elle changea de conviction, & ſe trouva en politique dans la pire des ſituations, celle de ne plus croire aveuglément à ce qu'on aime.

N'allons pas oublier cependant que Mme de Noailles avait vingt ans, & qu'à cet âge les préoccupations politiques, ſi ſérieuſes qu'elles ſoient, n'abſorbent point la vie; d'ailleurs elle avait ce mérite, aſſez rare chez les femmes ſupérieures, d'être très-jeune de caractère, elle aimait à rire, à chanter, à danſer par-deſſus tout. Sa jeuneſſe, contenue de prime abord par un grand malheur domeſtique, faiſait exploſion. Lors donc que la ſeconde Reſtauration ſe fut établie ſur les décombres de l'Empire, Mme de Noailles, banniſſant les ſouvenirs douloureux & les triſtes préviſions, ſe prit à jouir paſſionnément d'une époque particulièrement favorable aux perſonnes de ſa ſorte & dont elle devait jouir plus que toute autre par la nature de ſes goûts & de ſon caractère.

C'eſt pendant les quinze années de la Reſtauration qu'il faut placer la vie mondaine de Mme de Noailles & les ſuccès éclatants de ſa perſonne & de ſon eſprit. C'eſt auſſi pendant ces quinze années qu'il nous faut admirer le progrès rapide de ſa belle intelligence, ſa ſageſſe, ſa précoce dignité, l'accord merveilleux qu'elle ſut établir entre ſes devoirs & ſes plaiſirs; en obſervant toutefois que ſes ſuccès ne furent jamais meſurés à ſes mérites, parce qu'elle ne voulut faire uſage de l'effet qu'elle produiſait dans aucun but de gloire perſonnelle.

La famille de Noailles avait retrouvé toutes les charges & toutes les faveurs héréditaires de l'ancien régime. Mais Mme de Noailles n'en profitait point perſonnellement. ſa fortune était moins que médiocre, ſa poſition dans l'intérieur de Mme la princeſſe de Poix, celle d'une fille très-aimée ſans doute, mais dont la deſtinée eſt incertaine. Sans parler d'un ſecond mariage qui lui eût aſſuré un ſort digne de ſa naiſſance & de ſes mérites, ne pouvait-elle pas éprouver le beſoin d'iſoler ſa ſupériorité, de briller par ſon ſeul éclat, de faire connaître au monde les merveilleux dons qu'elle avait reçus du ciel! Si l'ambition ſe fût éveillée dans ſon cœur, ſous une forme quelconque, elle aurait trouvé pour ainſi dire ſous la main de quoi ſatisfaire aux plus impérieuſes exigences de cette grande paſſion

de l'humanité, les circonſtances lui offraient ſur ce point un puiſſant concours, elles ſemblaient même ſolliciter ſa ſageſſe. La ſituation de ſa famille à la cour & dans la ſociété, un certain éclat héréditaire que les Noailles avaient ſu conſerver à travers les tempêtes révolutionnaires, l'autorité du ſalon de Mme la princeſſe de Poix, auraient légitimé dans ſa petite-fille les plus hautes prétentions. Elle était jeune, libre, aimable, préparée à tous les ſuccès. Son père, le duc de Mouchy, était capitaine des gardes du corps du roi Louis XVIII; ſa tante, la comteſſe de Noailles, devint dame d'atour de Madame la ducheſſe de Berry; ſon beau-frère, le comte Alexis de Noailles, aide de camp de Monſieur, comte d'Artois. Sa propre place ſemblait marquée auprès des princeſſes, mais elle tremblait qu'on ne ſongeât à elle, & fit ſi bien qu'on n'y ſongea point. Cette jeune royaliſte, ivre de joie au retour des Bourbons, déteſtait les cours & la ſociété des princes heureux; l'indépendance de ſon caractère, ce beſoin d'honnête liberté qu'éprouvent les eſprits ſupérieurs; pour tout dire, l'humeur frondeuſe qui lui était naturelle ravivée par le triomphe même de ſon propre parti lui inſpirait un éloignement invincible pour les places élevées, qu'elle eût ſi facilement obtenues. Mme de Noailles fit partie, au début de la Reſtauration, de la ſociété intime du duc de

Berry. Cette ſociété fort reſtreinte s'était formée autour d'un prince ſpirituel, aimable, qu'on pouvait louer ſans flatterie, aimer ſans compromettre la dignité du ſujet fidèle mais fier, dignité ſi fort en danger au milieu des cours. M. le duc de Berry, dernier rejeton de la branche aînée des Bourbons, avait de l'eſprit, des talents, le goût des arts & des nobles plaiſirs; il apprécia tout d'abord la charmante ſupériorité de Mme de Noailles & ſut inſpirer un véritable attachement au cœur le moins courtiſan qui fût jamais. Mme de Noailles s'attacha à M. le duc de Berry, parce qu'il était aimable, & alla beaucoup à l'Élyſée parce qu'elle s'y amuſait; mais après la cataſtrophe du 14 février elle ne parut plus à la cour que dans les grandes occaſions, encore fallait-il ſouvent des ordres paternels pour la décider à remplir les devoirs de femme préſentée envers ces princes auxquels elle eût donné ſans effort & ſon ſang & ſa vie.

Les ſéductions de la cour échouèrent auprès de Mme de Noailles, celles du monde politique trouvèrent la même réſiſtance. Mme de Noailles s'intéreſſait vivement aux affaires; de la politique, elle aimait tout à la fois les détails, le mouvement, le jeu, & les grands problèmes ſociaux qui en ſont le but & la fin. Elle était en relation conſtante, ſouvent intime avec les hommes d'État de l'époque, fidèles habitués du ſalon de la princeſſe

de Poix. Leur admiration, leur confiance, leurs hommages, l'avertiſſaient ſans ceſſe de l'influence qu'elle pouvait exercer ſur leurs eſprits. Sans doute elle était bien jeune & bien charmante pour le rôle de femme politique, réſervé de nos jours aux loiſirs de l'âge mûr, mais le paſſé de la France abonde en femmes politiques de vingt ans auxquelles on ne reprochait jamais d'être jeunes & charmantes, Mme de Noailles pouvait les faire revivre, nous rendre ſous une forme nouvelle cette politique à coups d'éventail, élégante, paſſionnée, chevaleresque, ſi fort priſée des Français. Pourquoi ne l'a-t-elle pas voulu !

Reſtait le monde littéraire. Ici encore des exemples entraînants, contemporains, tirés même de ſa propre famille : le ſalon de Mme la ducheſſe de Duras où elle rencontrait chaque jour les hommes de lettres qui furent la gloire de l'époque conſtitutionnelle, réunis à la ſociété la plus élégante, la plus ariſtocratique, ſous l'empire d'une femme ſupérieure & parfaitement aimable, auſſi diſtinguée par ſes talents que par ſes qualités morales. Certes les tentations étaient puiſſantes dans le ſalon de Mme de Duras; elle-même faiſait enviſager les ſuccès littéraires des femmes ſous un jour nouveau, dégagés de toute pédanterie, alliés à une vie de famille édifiante, à des ſentiments maternels juſtement paſſionnés. Qui ne ſe fût honoré de marcher ſur les traces de

Mme de Duras? Mais non; Mme de Noailles pouvait tout & ne voulait rien. Crédit, honneurs, gloire, ſuccès, flottaient vainement autour de ſa ſageſſe; ſatisfaite de ſon ſort, heureuſe par ſes goûts & par ſes affections, ſoutenue dans les épreuves de la vie par l'inaltérable gaieté de ſon caractère, elle régnait paiſiblement ſur ſes brillantes facultés & redoutait les conquêtes. Sa modeſtie conſiſtait non pas à paraître ignorer ſa force, ſa valeur morale, mais bien à trouver tout ſimple, tout naturel d'être ſupérieure. On eût dit que le monde était peuplé de ſes pareilles, tant elle s'étonnait peu des ſuccès qu'elle y rencontrait. Habituée dès l'enfance à vivre au milieu d'un grand luxe d'intelligence, elle continuait à l'entretenir, comme elle eût rempli un devoir de famille.

Mme de Noailles vécut donc au milieu du monde de la Reſtauration ſans ambition, ſans but, ſans carrière, ſi le mot peut s'appliquer à la deſtinée des femmes. Mais ce pouvoir, cette influence qu'elle repouſſait, ne l'exerçait-elle pas à ſon inſu? En France, où la converſation confronte ſans ceſſe les eſprits, réunit hommes & femmes ſur le même terrain, on n'eſt jamais impunément ſupérieure, ſpirituelle & charmante. L'influence de la converſation eſt ſans bornes, parce qu'elle eſt inſaiſiſſable; les eſprits confondus dans un commun eſſor perdent leur individualité, les

idées jetées à l'aventure, les lumières laiſſées pour ainſi dire derrière ſoi comme un brillant ſillage, profitent à la maſſe, & ſouvent la penſée écloſe dans cette mêlée intellectuelle traverſe le monde ſous une origine uſurpée. Les femmes de ces deux derniers ſiècles, dont les talents, le génie ſe ſont révélés à nous par des indiſcrétions poſthumes, n'avaient pas plus que Mme de Noailles recherché le crédit, les honneurs & la gloire, & pourtant quoiqu'il n'en exiſte aucune preuve palpable, n'avons-nous pas la certitude qu'elles exercèrent une influence ſur les deſtinées politiques, littéraires & ſociales du pays, par le ſeul fait de leur commerce journalier avec les hommes diſtingués de l'époque? Il nous plaît de ſonger à l'influence ſecrète & involontaire de Mme de Noailles ſur la ſociété de la Reſtauration. Nous la voyons dans le ſalon de Mme de Duras fêtée, appréciée, aimée, aux priſes avec les intérêts littéraires du moment, ſi vifs, ſi variés, & que chaque jour venait renouveler & accroître, mais ſans bagage perſonnel, guerroyant pour l'honneur, parfois entraînée vers l'école nouvelle ſous le charme de M. de Chateaubriand, quoique toujours fidèle aux traditions du langage, du goût, ſi ce n'eſt aux idées du paſſé. Nous la voyons dans le ſalon de Mme de Montcalm plus excluſivement conſacré aux intérêts politiques, ſurprendre & charmer cette grave ſociété par les qualités

ſérieuſes & les grâces de ſon eſprit, jouir de la noble amitié du duc de Richelieu, & ſous l'inſpiration de ce miniſtre modèle, l'honneur de la Reſtauration, adopter une politique grande, élevée, ſagement libérale, qui devint celle de toute ſa vie.

Nous la voyons enfin brillante, entourée, adorée dans toutes les réunions de cette belle époque de la Reſtauration, heureux mélange du paſſé & du préſent, dernier rayon du ſoleil monarchique qui éclairait la France depuis quatorze ſiècles, & nous oſons dire que ſans y jouer un rôle principal elle en fut du moins la plus pure & la plus charmante expreſſion.

Nous cherchons à repréſenter Mme de Noailles, & l'étude de ſon caractère comme de ſon eſprit nous ramène involontairement à ſa vie intérieure, à ce cercle de famille dont elle était l'orgueil & le bonheur, & qu'elle préférait toujours aux réunions du monde. C'eſt que pour apprécier juſtement le caractère & l'eſprit de Mme de Noailles il fallait vivre auprès d'elle, noter jour par jour, heure par heure les nobles mouvements de ſon âme, recueillir les traits de lumière qui jailliſſaient de ſon eſprit dans le cours de la vie ordinaire. Ceux qui la rencontraient au milieu des ſalons pouvaient attribuer au choc de la réplique la verve étincelante de ſa converſation; ils ignoraient que cet éclat éblouiſ-

ſant, tempéré par des grâces inexprimables, était le pain quotidien de l'heureuſe famille que Mme de Noailles allait retrouver en les quittant. Les relations de ſociété les plus intimes ne pouvaient donner qu'un faible aperçu de l'égalité de ſon caractère, de l'égalité de ſon eſprit; elle n'avait, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, aucune des habitudes, aucun des beſoins de la ſupériorité; ſon théâtre, ſon public étaient partout, parce qu'elle ne les cherchait nulle part. L'admiration même, ce puiſſant aiguillon du génie, fut pour elle une jouiſſance, jamais un beſoin. Elle paraiſſait toujours avoir envie de plaire, parce qu'elle plaiſait toujours, mais ſa volonté était ſouvent étrangère à ſes ſuccès.

Inacceſſible à l'ennui, tous les genres de vie lui convenaient; le monde & la retraite, l'étude & les plaiſirs, ſemblaient être alternativement, ſelon les circonſtances, le beſoin de ſon eſprit & de ſon cœur. Elle s'accommodait des plus méchantes compagnies & leur prodiguait ſes largeſſes; ſa libéralité était ſans bornes, ſon eſprit, argent de poche, qu'elle jetait à tous les paſſants & dont elle eût volontiers mangé « le fonds avec le revenu, » ſi le fonds n'eût été inépuiſable. Mais que dire de cette bonté conſtante, tout imprégnée des grâces & des délicateſſes de ſon eſprit, de cette bonté judicieuſe, réfléchie & d'une nature ſi élevée qu'elle eût à elle

ſeule conſtitué une grande ſupériorité morale? La bonté de Mme de Noailles n'était point celle que le monde inſcrit en tête de ſes jugements; ce qu'il y avait de mordant dans ſon eſprit, d'inciſif dans ſa perception des faibleſſes de l'humanité pouvait tromper ſur les véritables ſentiments de ſon cœur. Pour connaître l'étendue de cette bonté, les raffinements de ſa délicateſſe, il fallait avoir été ſon obligé, & ce bonheur ne peut être raconté que par ceux qui en ont joui.

Mme de Noailles avait trouvé dans ſa famille des affections de femme profondes & ſolides. Quelques compagnes de ſon enfance devinrent les amies de toute ſa vie, & lors de ſon entrée dans le monde elle forma d'autres relations du même genre qui, juſtifiant toujours le choix de ſon cœur, contribuèrent beaucoup à l'agrément de ſon exiſtence; elle aima & fut aimée avec fidélité, avec dévouement. Même dans la ſociété des jeunes femmes, le charme de ſon caractère fit ſupporter ſa ſupériorité aux plus envieuſes. Là, comme ailleurs, elle n'éprouvait aucune ambition perſonnelle, & ſans projet, ſans étude, ne ſongeait qu'à s'amuſer comme une penſionnaire; le plaiſir qu'elle goûtait avec tant de vivacité & d'abandon débordait autour d'elle, ſa gaieté devenait contagieuſe; elle ſavait ſi bien s'amuſer, toujours & de tout, découvrir le plaiſant d'une ſituation, en

rompre la monotonie, s'accommoder d'une partie mauſſade ou manquée, battre en brèche les mauvaiſes humeurs! Avec elle tous les plaiſirs ſemblaient délicieux, tous les caractères bons & faciles; ſa ſeule préſence aſſurait la paix & le ſuccès des entrepriſes de ſociété, d'ordinaire ſources inépuiſables de troubles, d'irritations féminines. La mode était alors aux comédies de ſociété, on jouait dans les environs de Paris, à Paris même, & particulièrement chez pluſieurs amies de Mme de Noailles; elle s'en amuſait à l'excès, mais, choſe étrange, ſans émotion d'amour-propre. Elle acceptait les petits rôles, les rôles ſacrifiés, de la meilleure grâce du monde, s'occupait de l'ajuſtement de ſes compagnes preſque autant que du ſien propre; elle y mettait les mains & ſon habileté inſtinctive confondait les habilleuſes & coiffeuſes de profeſſion. Cette aimable inſouciance, dont nous ne citons là qu'un exemple entre mille, lui laiſſait une liberté d'eſprit également favorable à ſon ſuccès & à celui de la comédie; elle avait en ſcène un entrain naturel, une grâce de repartie qui tenait au repos intérieur de l'amour-propre, rien d'étudié, rien de factice, le ſentiment dramatique ſuppléait à l'art. Le goût de Mme de Noailles pour le théâtre était ſi vrai, ſi dégagé de prétentions & de coquetterie, qu'elle prenait plaiſir aux comédies de ſociété les plus modeſtes,

& jamais peut-être ſon talent dramatique n'était plus ſéduiſant que lorſqu'elle jouait la comédie chez Mme la princeſſe de Poix avec ſes jeunes neveux & ſes femmes de chambre, devant une galerie compoſée des vieilles amies de ſa grand'mère. On aurait peine à ſe figurer une vie plus intéreſſante & plus active entre les plaiſirs du monde & les devoirs de famille. Ces devoirs avaient pour elle un ſi grand charme que nous ſerions tenté de les appeler encore des plaiſirs, ſi le dévouement & l'abnégation qu'elle apportait à leur accompliſſement ne méritaient un nom plus ſérieux.

Outre ſon reſpect & ſa tendreſſe, Mme de Noailles avait un goût paſſionné pour ſa grand'mère la princeſſe de Poix, dont la ſociété lui était un beſoin conſtant; non-ſeulement elle lui rendait les ſoins les plus touchants, mais ſa vie entière lui était dédiée; elle lui conſacrait ſes études & ſes talents, elle l'aſſociait aux occupations & aux plaiſirs du dehors en les lui racontant. Diſons plus, elle lui ſacrifiait ſouvent les plaiſirs que l'âge & les infirmités ne permettaient point à Mme de Poix de partager, les voyages furent de ce nombre. Mme de Noailles les aimait, auſſi n'en fit-elle jamais que de très-courts, aux eaux pour des raiſons de ſanté, ou en Suiſſe & en Angleterre. Elle renonça aux voyages d'Allemagne, d'Italie, dont elle

aurait joui avec un ſentiment des arts auſſi vif que délicat, pour ne pas s'éloigner longtemps de ſa grand'mère. Mme la princeſſe de Poix paſſait une partie de l'année à Paris, l'autre aux châteaux du Val & de Mouchy, où ſes anciens & fidèles amis ſe réuniſſaient autour d'elle. Ces eſprits du paſſé, jeunes dans la vieilleſſe, attiraient ſingulièrement Mme de Noailles; elle appartenait à leur ſiècle, elle parlait leur langage, la parité des goûts & des ſentiments annulait la différence d'âge; elle ſentait auprès d'eux une certaine aiſance ignorée dans la ſociété de ſes contemporains. Lorſque le temps eut moiſſonné les derniers reſtes de cet ancien monde, Mme de Noailles, parvenue ſeulement au milieu de ſa carrière, éprouva des impreſſions d'iſolement qui ſont en général le triſte partage de l'âge avancé; entourée de ſes contemporains, elle ſe trouva ſolitaire, dépareillée. C'eſt qu'en effet ſon véritable monde, ſon monde de race & d'inclination avait diſparu; elle pouvait encore parler le langage de ſes grands'mères, mais perſonne ne lui donnait la réplique.

Peut-être en ſuivant Mme de Noailles à travers les années de ſa jeuneſſe, n'avons-nous pas aſſez inſiſté ſur la part qu'elle fit à la frivolité dans l'ordonnance de ſa vie. Cette part devait ſembler conſidérable à ceux qui ne connaiſſaient pas l'abondance

& la variété de ſes facultés ; Mme de Noailles n'était point frivole, mais elle aimait la frivolité comme les chiffons & les rubans, par loi de nature; le ſuccès lui était impoſé, quoi qu'elle fît, quoi qu'elle dît; la mode, cette reine de la frivolité, arbora ſes couleurs & lui compoſa un nombreux cortége dont elle riait la première après en avoir joui. Mais ſa vie mondaine étant purement ſuperficielle, il vint un temps où elle ſe débarraſſa de la frivolité, de la veille au lendemain, comme les femmes autrefois quittaient à époque fixe certaines couleurs & certains ajuſtements.

La Reſtauration s'écoula comme un jour de fête; tout ſouriait à Mme de Noailles, elle était encore jeune, & déjà ſon enfant chérie dès le berceau devenait une jeune fille charmante, une adorable amie, digne objet de ſon dévouement & de ſes ſacrifices. Mme de Noailles voyait venir avec joie les années qui devaient clore ſa brillante jeuneſſe & ouvrir la criſe redoutée de l'âge mûr. L'avenir promettait les plus vives & les plus douces jouiſſances à ſon cœur maternel, car elle l'abandonnait à ſa fille ; elle en eût volontiers hâté l'approche. Chaque jour qu'elle perdait donnait de nouvelles grâces à cette fille ; était-ce donc un jour perdu ?

La révolution de juillet ne ſurprit point Mme de Noailles. La préſence du prince de Polignac au miniſtère avait alarmé tous les

eſprits ſages; & les perſonnes attachées à la maiſon de Bourbon attendaient avec anxiété la cataſtrophe que le caractère du Roi & celui de ſon miniſtre faiſaient prévoir. Un dernier jour de gloire & de bonheur devait cependant éclairer l'agonie de la Légitimité & ranimer les eſpérances de ſes partiſans. Alger était conquis, cavalièrement, élégamment, en trois ſemaines, à la barbe de l'Europe jalouſe & de l'Oppoſition déloyale. L'étendard du vieux Roi flottait ſur cette plage d'Afrique déclarée inabordable, vainement bombardée autrefois par l'Eſpagne & par l'Angleterre; un ſuccès ſi brillant ne devait-il pas enivrer le pays & impoſer ſilence aux factieux! Le Roi lui-même ne voudrait-il pas jouir en paix de ſon triomphe & ajourner l'époque des réformes intérieures qu'il rêvait depuis ſon avénement au trône? Qui eût oſé dire alors que ce prince ne reverrait jamais l'armée victorieuſe dont il avait dirigé la marche du fond de ſon palais de Saint-Cloud?

Mme de Noailles était à Dieppe avec ſa fille & de nombreux amis, lorſque le drapeau tricolore planté ſur une diligence vint lui annoncer la révolution de juillet, le départ de Charles X & la fin de la première monarchie conſtitutionnelle. Son impreſſion, en recevant ces fatales nouvelles, fut d'abord une ſorte d'anéantiſſement, de ſtupeur; elle en ſortit

par l'inquiétude que lui causait le sort de son père qui avait suivi le Roi jusqu'à Rambouillet, mais rassurée bientôt sur ce point, elle revint au milieu de sa famille pour considérer dans toute leur terrible gravité les conséquences de la nouvelle situation de la France.

L'analyse des sentiments de Mme de Noailles par rapport à la révolution de juillet nous entraînerait au delà des bornes de notre récit. Jamais sentiments ne furent plus douloureux, plus divers & plus compliqués. Dans les révolutions précédentes, la force des choses, la nécessité tranchait toutes les questions & donnait comme un repos intérieur aux âmes scrupuleuses : ainsi en 93 la mort ou la fuite ; sous l'Empire, la soumission ou l'exil, point d'hésitation, ni de mezzo termine, c'était le bon temps. La tyrannie simplifie les conduites & protége même la dignité des caractères, on peut dire alors comme Alfieri : « *Servi, sì, ma ognor frementi.* »

La révolution de 1830 se présentait sous un aspect différent, elle se faisait conciliante, affectueuse, paternelle; elle respectait les personnes, la propriété, les opinions; il n'y eut de trouble, il n'y eut de désordre que dans les consciences.

Mme de Noailles n'avait point de parti à prendre; elle pouvait, usant du droit des femmes en pareilles circonstances, se retran-

cher dans ſa fidélité au malheur & demeurer étrangère aux nouvelles deſtinées de ſon pays. Mais les intérêts de ſa famille, les devoirs de ſon père le duc de Mouchy, de ſon oncle le comte de Noailles, l'avenir de trois jeunes hommes, héritiers de ſon nom, en la préoccupant, l'arrachaient aux douceurs de la neutralité. Sans illuſion ſur les fautes des princes qu'elle chériſſait par honneur & par inclination, elle haïſſait ceux qui en avaient profité, & la préſence d'un Bourbon, d'un petit-fils de Henri IV à la tête du pays qui chaſſait ſes aînés, lui cauſait à la fois une profonde triſteſſe & une juſte indignation. Quelque choſe d'intime & de douloureux venait ſe joindre aux perplexités de ſa conſcience. Sous la monarchie légitime, la famille de Noailles était accueillie au Palais-Royal avec des faveurs qui rappelaient la parenté (1); hoſtile autrefois par preſſentiment au chef de la maiſon, Mme de Noailles éprouvait un attrait reſpectueux pour ſon auguſte épouſe, & la bonhomie de cet intérieur princier triomphait de ſa pareſſe ordinaire à l'endroit des cours. Elle s'était accoutumée à réunir dans un même ſentiment de vénération & d'amour les deux branches de Bourbon. L'inimitié

(1) La comteſſe de Touloufe, fille du maréchal de Noailles, était la triſaïeule du Roi Louis-Philippe.

ſoudaine de ces deux branches était pour elle auſſi une rupture de famille.

Quant au point de vue général de l'intérêt politique de la France, il nous ſuffira de dire que Mme de Noailles jugeait alors la révolution de juillet, comme la jugent aujourd'hui la plupart des hommes diſtingués qui en protégèrent l'accompliſſement. Eſt-il néceſſaire d'ajouter qu'elle ne ſe laiſſa point entraîner par ſes ſentiments perſonnels aux puériles irritations des partis vaincus, & que les diſſentiments politiques n'exercèrent aucune influence ſur ſes affections particulières? Elle en rencontrait de très-profonds dans ſa famille maternelle, paſſionnément dévouée à la maiſon d'Orléans, & dans ſes plus anciennes relations d'amitié.

Le nouveau gouvernement inſpirait une grande répugnance à Mme de Noailles, mais ſon patriotiſme ardent & judicieux lui faiſait attacher beaucoup d'importance aux actes de ce gouvernement, car elle n'était point de ceux qui veulent le naufrage parce que le pilote leur déplait. Les inſtitutions fondamentales du pays reſtaient encore debout. Menacées par le parti révolutionnaire, leur ſalut pouvait dépendre des diſpoſitions du chef de l'État. Serait-il courageux, inflexible, devant le parti qui l'avait couronné?

La diſcuſſion ſur l'hérédité de la pairie fut une des vives émotions politiques de la vie

de Mme de Noailles; elle ſuivit toutes les ſéances du Luxembourg avec une véritable anxiété, & ſa penſée accompagnait celle de ſon père dans cette dernière lutte de l'ariſtocratie françaiſe contre l'invaſion démocratique. L'hérédité ne périt point ſans honneur & ſans gloire, & les débuts éclatants du jeune chef de ſa famille, orateur de premier ordre à l'âge où l'on ne pouvait encore voter, adoucirent la douleur de ce qu'elle appelait avec une triſteſſe railleuſe « l'enterrement de la Chambre des Pairs. » Mme de Noailles ſe retrouvait au milieu des agitations révolutionnaires qui avaient entouré ſon berceau. Pendant quelque temps le gouvernement & la révolution vécurent enſemble dans Paris comme deux factions rivales du moyen âge, ſans hoſtilités définitives; la répreſſion légale était indéciſe, héſitante : on pouvait tout craindre & tout eſpérer. Cet étrange ſpectacle lui inſpirait un mélange de réſignation, de dégoût philoſophique du préſent, & d'eſpérance lointaine pour l'avenir, dont nous retrouvons la trace dans quelques lettres qui nous ont été confiées.

« Le ſyſtème de faire aller ceci autrement que par des inſtitutions républicaines me paraît fou ; le jour où le gouvernement iſſu des barricades voudra faire de la force & ſortir du programme de l'hôtel de ville, il eſt néceſſairement renverſé par ceux qui l'ont

fait; ce n'eſt pas le Juſte-Milieu qui ſe battait dans les rues en juillet, & ceux qui ont verſé leur ſang dans ce temps-là ne ſeront pas d'humeur à ſe laiſſer priver du prix qu'ils en veulent. Je ne vois de ſauvegarde pour l'ordre de choſes actuel que dans la légalité, & je ne ſais comment il pourra faire pour y reſter, attaqué comme il l'eſt par toutes les opinions.... L'ouvrage de M. de Chateaubriand a fait un effet immenſe; je ſuis plus aiſe que je ne puis le dire que cet effet ait été le même là où vous êtes. Soyez ſûre qu'il eſt dans le vrai le plus juſte & le plus utile ſur la ſituation du pays.... Tout ceci eſt une affaire de patience; les fautes inévitables du gouvernement ſont les ſeules chances qu'il faille favoriſer & c'eſt le temps ſeul qui peut mûrir les poſſibilités que nous attendons; ce régime-ci porte ſa mort en lui-même, toute entrepriſe violente lui rattache les partis qui s'en éloignent chaque jour; c'eſt par le déſordre, par le malaiſe qui en réſulte, que la face des choſes changera; il faut bien ſe garder d'y toucher & le laiſſer creuſer ſa tombe lui-même en ſe déconſidérant tous les jours un peu plus.

« Paris, 10 février 1831. »

En vérité, cette lettre adreſſée aux plus ſi-

dèles ſerviteurs des princes bannis (1), ſerait reconnaître chez Mme de Noailles le don de preſcience; les malheurs des Bourbons avaient ranimé ſes ſentiments royaliſtes, & ſes hommages, ſon dévouement ſuivaient dans l'exil les princes négligés dans la proſpérité. La triſte cataſtrophe de Blaye vint mettre ce dévouement aux plus rudes épreuves. Après avoir tout enſemble admiré & déploré l'audacieuſe tentative de Mme la ducheſſe de Berry, elle fut, lors de ſon empriſonnement, des premières à venir ſoulager, autant que les circonſtances & le gouvernement le permettaient, les rigueurs de cette odieuſe captivité; les témoignages d'intérêt & de ſouvenir qu'elle adreſſait fréquemment à l'auguſte priſonnière, donnèrent quelque humeur au pouvoir & touchèrent profondément l'héroïque princeſſe.

Pendant les premières années qui ſuivirent ce dernier & ſuprême effort du parti légitimiſte, Mme de Noailles fut abſorbée par des émotions de famille : elle perdit ſon père, le duc de Mouchy, preſque ſubitement; ſa mère, la ducheſſe de Mouchy; peu de temps après elle maria ſa fille au fils aîné du duc de Poix ſon oncle; enfin, au mois de novembre 1834, Mme la princeſſe de Poix termina ſa longue carrière.

---

(1) Le duc & la ducheſſe de Guiche, qui avaient accompagné la famille royale dans l'exil.

La mort de Mme la princeſſe de Poix mit fin à la belle vie domeſtique que les Noailles menaient depuis plus de trente ans pour leur bonheur & pour l'édification de la ſociété. Cette mort fut donc à la fois une grande douleur & un vrai bouleverſement. Mme de Poix avait conſervé au milieu de ſa famille une prépondérance rare dans tous les temps & dont aucun chef de famille ne ſaurait aujourd'hui nous offrir l'exemple, car elle la devait plus encore à ſes mérites extraordinaires qu'à l'éclat de ſa naiſſance & de ſa poſition. La prodigieuſe verdeur de ſes facultés morales faiſait oublier le progrès des années, elle ne vieilliſſait point; rien ne pouvait vieillir autour d'elle, & ſes enfants étaient parvenus à l'âge mûr ſans perdre les habitudes de déférence & de ſoumiſſion de l'extrême jeuneſſe. Devant cette mère admirée autant que chérie, ils ſe plaiſaient à n'être que des enfants. Mme de Poix, à quatre-vingt-cinq ans, fut pleurée avec cette ardeur de regret & de douleur qu'inſpirent les morts prématurées.

Ici commence une nouvelle phaſe de la vie de Mme de Noailles; nous en abordons le récit avec une inexprimable émotion. C'eſt alors qu'il nous fut donné de la connaître, de la chérir, de vivre dans les délices de ſon intimité; le ſouvenir de ces heureux jours redouble notre préſente douleur & le ſentiment

de notre indignité. Hélas! Elle ſeule aurait pu ſe peindre, & ſe raconter ſi elle avait conſenti à diriger ſur ſon propre ſujet cet eſprit qui ſaiſiſſait ſi bien celui des autres.

Devenue chef de famille, maîtreſſe de maiſon, les intérêts de Mme de Noailles changeaient de nature; ſon eſprit admirablement flexible adopta ſans effort les modifications du temps & des circonſtances. Elle n'était plus jeune, ſes enfants aimaient la vie intérieure & les joies paiſibles du foyer; la perte ſucceſſive de ſes parents l'avait tenue éloignée du monde pendant quelques années; elle en perdit l'habitude & bientôt même le goût; elle renonça aux plaiſirs bruyants, aux réunions nombreuſes, reſtreignit ſes relations & voulut vivre uniquement au milieu d'un petit cercle de parents & d'amis dont ſa maiſon devint le centre.

Nous avons ſouvent entendu dire, à cette époque, que les goûts de Mme de Noailles étaient fort changés, & l'on cherchait mille prétextes à ſon nouveau genre de vie. Il faut que la ſageſſe ſoit choſe bien rare en ce monde, car lorſqu'il lui arrive de s'y préſenter perſonne ne la reconnaît, on lui donne tous les noms poſſibles hormis le ſien propre.

Mme de Noailles avait au ſuprême degré la diſpoſition d'elle-même, le libre arbitre de ſes goûts, de ſes intérêts, de ſes plaiſirs; le cours de ſa deſtinée au demeurant ſimple, régulier,

heureux, ne mit point cette rare faculté à des épreuves qu'on puiſſe ſignaler ici, puiſque les commotions politiques dont elle ſouffrit pourtant beaucoup n'atteignirent jamais le fond de ſon exiſtence. Mais la vie humaine la plus ſimple, la plus régulière, la plus heureuſe, offre encore des occaſions perpétuelles d'action ſur ſoi-même, & le progrès qu'il faut ſubir, eſt à lui ſeul une grande épreuve dont peu de caractères ſortent victorieux. Les tranſitions de l'âge, le paſſage d'un genre de vie à un autre, ſe font le plus ſouvent de force, toujours avec regrets & combats. On s'accroche au rivage, on le regarde longtemps encore après l'avoir quitté. Mme de Noailles, au contraire, préſidait à ces changements, dirigeait leur accompliſſement, s'établiſſait dans ſon nouvel âge comme dans une nouvelle maiſon, y cherchant les bons coins : tout était changé dans ſa vie, elle ſeule ne changeait point; elle avait dans la maturité tout le feu, toute l'ardeur de la jeuneſſe; elle apportait aux devoirs de ſon nouvel état ce tact judicieux, cette ſcience du bien-être qui aſſure le bonheur des familles & la dignité des grandes exiſtences. Appelée pour la première fois à ſe conſtituer une vie indépendante, les goûts de ſes enfants en furent la baſe, ſa tendreſſe pour eux le principal élément; l'abnégation lui était ſi naturelle, qu'il fallait étudier profondément

ſon caractère pour diſcerner ſes véritables goûts de ceux qu'elle adoptait.

De grands travaux à la ville & à la campagne, l'adminiſtration de ſes biens, la combinaiſon des intérêts de fortune en vue de ſa poſtérité, remplirent le temps qu'elle donnait autrefois au monde. Ses amis, la ſociété qu'elle recevait chez elle, profitèrent à ſon nouvel ordre de vie; elle leur réſervait le mouvement dont ſon eſprit avait toujours beſoin, & ſa ſupériorité ainſi concentrée éclatait dans toute ſa force.

Mais qu'était devenu depuis 1830 ce grand monde que Mme de Noailles abandonnait ſi facilement?

Il en eſt des révolutions de la France comme des maladies des gens forts, elles éclatent tout d'un coup, elles ſont terribles, mais courtes & preſque ſans convaleſcence. Vers 1836 la France commençait à ſe très-bien porter; pour la maladie de juillet, ſix ans de convaleſcence, c'était un éclair. La proſpérité publique renaiſſait de toutes parts, la claſſe moyenne ſe prélaſſait dans ſon triomphe, le peuple travaillait en ſilence, & la nobleſſe ſe réſignait au rôle paſſif que l'honneur ſemblait lui impoſer. Le gouvernement continuait ſa marche entre les deux oppoſitions que ſon origine lui avait ſuſcitées. L'oppoſition légitimiſte, digne, patiente, circonſpecte, ſe bornant à des proteſtations pa-

cifiques, plus nourrie de ſouvenirs que d'eſpérance; l'oppoſition républicaine, haletante, haraſſée, refoulée par la force, mais toujours ſourdement agreſſive. Après le combat, vainqueurs & vaincus ont également beſoin de repos, & les gouvernements interprètent volontiers ce beſoin en ſatisfaction générale. Mais la ſociété de la Reſtauration, la ſociété de Mme de Noailles, diſſoute par la révolution de 1830, ne devait plus ſe réunir. On peut lutter contre les idées de ſon temps, contre le gouvernement qui les ſoutient & les propage; on ne lutte point contre les mœurs, on les adopte comme on reſpire l'atmoſphère dans laquelle on vit, ſans s'en apercevoir. L'oppoſition légitimiſte fidèle à ſes principes & à ſes ſentiments, récalcitrante envers le pouvoir, ſubiſſait néanmoins l'influence du nivellement univerſel qui eſt la tendance impérieuſe du ſiècle, tendance deſtructive de ce qu'on appelait autrefois la Société, fondée ſur le petit nombre & l'excluſion. C'eſt par les mœurs que les oppoſitions ſyſtématiques ſe rattachent involontairement aux gouvernements de fait, & qu'elles concourent même à leur exiſtence momentanée. « Mais ne ſommes-nous pas tous républicains depuis 1830 ? » diſait Mme de Noailles lors de la proclamation de 1848. En effet, la nobleſſe n'ayant plus de place reconnue dans l'ordre ſocial, s'était trouvée par cela ſeul exemptée

de ſes devoirs de poſition. Étrangère aux réunions officielles, elle cherchait ſes plaiſirs ſur des terrains neutres où la préſence de l'ennemi perdu dans la foule n'alarmait point ſa dignité. Sous la monarchie de juillet, la vogue des terrains neutres, des réunions ſans caractère, des aſſemblées coſmopolites, était un ſymptôme irrécuſable du progrès démocratique au ſein même de l'ariſtocratie française.

Cependant quelques ſalons s'étaient formés ſelon les nouvelles conditions du temps. Celui de l'Abbaye aux Bois doit ſeul nous occuper. Mme de Noailles le fréquenta & y prit ſes habitudes : il devint pour elle une ſource abondante en intérêts & en plaiſirs d'eſprit. L'Abbaye aux Bois n'avait point de couleur politique tranchée. M. de Chateaubriand, maître ſouverain de cet aimable empire, tenait ſingulièrement à la popularité de ſon génie, & Mme Récamier, qui avait vécu ſucceſſivement dans des ſociétés très-différentes, conſervait toutes ſes anciennes relations & en formait ſans ceſſe de nouvelles. Sa conſtance & ſa bonté, jointes au preſtige de M. de Chateaubriand, étendaient à l'infini le cercle de ſa ſociété. Mme Récamier recueillait l'héritage de Mme Geoffrin, un peu dénaturé par le temps & les révolutions ; la puiſſance littéraire de ſon cercle s'était établie par des procédés nouveaux conformes

au ſentiment de l'époque; elle briguait pour M. de Chateaubriand le ſuffrage univerſel. Dans ce but toutes les opinions étaient ménagées, tous les genres de mérites claſſés & appréciés; elle révérait les *forts*, encourageait les *faibles*, utiliſait même les plus *inſipides* qui venaient ainſi par ſes ſoins groſſir la foule des admirateurs de M. de Chateaubriand. La vieilleſſe eſt une période difficile de la vie des grands hommes; grâce à Mme Récamier, celle de M. de Chateaubriand était à la fois poétique & ſage. L'Abbaye aux Bois en le préſervant du tourbillon mondain funeſte à la dignité de l'âge avancé, & de la retraite abſolue qui condamne tôt ou tard à l'oubli les plus grands talents & les plus nobles caractères, le plaçait dans une ſorte de pénombre favorable à toutes les vieilleſſes, même à celle du génie.

Nous avons vu Mme de Noailles dans ſa jeuneſſe, admiratrice paſſionnée du talent de M. de Chateaubriand. Elle fut plus tard d'autant plus ſenſible à ſes diſgrâces politiques qu'elle partageait ſon oppoſition. La conduite de M. de Chateaubriand depuis la révolution de juillet, ſi conforme à ſes propres ſentiments, lui fit déſirer le commerce intime de ce royaliſte fidèle quoique découragé, méditant au fond de ſa retraite ſur les ruines de la monarchie. M. de Chateaubriand avait été le premier attrait de l'Abbaye aux Bois, mais

Mme de Noailles trouva bientôt parmi les ſatellites du grand génie, des amitiés charmantes, qu'elle entraînait à ſon tour à ſa maiſon de la rue d'Aſtorg. L'amitié de M. J. J. Ampère fut une des plus douces jouiſſances de cette dernière époque de ſa vie.

Le ſalon de Mme Récamier tenait Mme de Noailles au courant des perſonnages littéraires du temps; elle les voyait là, ſous les armes, paſſés en revue par le grand chef de l'école moderne. Son culte pour le paſſé ne la rendait point inſenſible aux nouveautés audacieuſes du préſent; elle avait même un goût tout particulier pour le genre de littérature qui s'eſt le plus développé pendant les dix-huit années de la monarchie de juillet; les drames & les romans du jour charmaient ſes loiſirs, les plus médiocres l'intéreſſaient encore, tant elle avait conſervé de jeuneſſe d'eſprit & de vivacité de ſentiment. Mais ſi les novateurs heureux attiraient ſon attention & piquaient ſa curioſité, c'était avec une véritable joie qu'elle retrouvait auprès d'eux quelques adeptes fidèles du culte déchu. M. Brifaut fut de ceux que Mme de Noailles rencontrait à l'Abbaye aux Bois & ramenait enſuite en ſon propre ſalon; il y vint ſouvent, moins ſouvent qu'elle ne le ſouhaitait. L'eſprit délicat de M. Brifaut lui rappelait les admirations de ſa jeuneſſe & ces illuſtres

amis de Mme de Beauvau qui l'avaient initiée dès le jeune âge aux charmes & aux élégances de l'ancienne conversation française.

Elle prenait toujours un vif intérêt aux affaires publiques, ses opinions influaient donc sur le choix de ses relations, sans la priver cependant des esprits distingués & des nobles caractères du camp ennemi. Ceux-ci trouvaient en elle une maîtresse de maison tout accueillante, dont l'humeur frondeuse vivifiait la conversation, maintenue malgré cela dans les bornes de la plus exquise politesse. Mme de Noailles était charmante de malice & de courtoisie avec ses adversaires politiques; la discussion qui convenait à son genre d'esprit faisait valoir les agréments de son caractère: personne ne savait comme elle tourner une vérité désagreable, discuter de sang-froid, & mettre les rieurs de son côté, si bien que l'adversaire lui-même prenait place parmi les rieurs.

Elle savait d'ailleurs un gré infini aux hommes du gouvernement qui bravaient l'opposition proverbiale de son salon, & le plaisir qu'elle eut à recevoir en son château de Mouchy le comte de Salvandy, alors ministre du roi Louis-Philippe, nous semble une preuve frappante de son impartialité quant aux personnes; elle honorait le caractère de M. de Salvandy, & la présence de ce haut fonctionnaire dans une maison que le préfet

du département héſitait à viſiter, lui rappelait agréablement certaines témérités politiques de ſa jeuneſſe, le temps où elle allait faire ſa cour aux Tuileries, tenant ſous le bras quelque Bonapartiſte émérite.

Le comte Molé fut un des plus fidèles amis de Mme de Noailles. Lié de tout temps avec ſa famille, & ſurtout avec ſon oncle le duc de Poix, le comte Molé appartenait, & par droit de conquête & par droit de naiſſance, à cette ſociété brillante qui avait fait les délices de Mme de Noailles. Le comte Molé enfin lui inſpirait une affection de cœur & une préférence d'eſprit fort au-deſſus des diſſentiments politiques; elle s'eſtima heureuſe de le lui témoigner en s'aſſociant, ſelon les circonſtances, aux péripéties de ſa carrière politique. L'avenir lui réſervait des liens plus étroits avec le comte Molé par un mariage dont elle fut l'intermédiaire zélé pendant les derniers jours de ſa vie.

Le rôle de maîtreſſe de maiſon montrait Mme de Noailles ſous un aſpect nouveau. Elle ſe ſentait reſponſable de la converſation, elle en guidait le tour, elle en donnait le ton; une aimable & douce gravité succédait au brillant laiſſer aller de ſa première jeuneſſe intellectuelle; ſes jugements rendus à l'ombre de l'expérience devenaient moins prompts, moins ſévères ſans perdre de leur ſagacité; ſa plaiſanterie moins fougueuſe, moins mor-

dante, par cela même, plus fine, plus délicate encore; & les nobles mouvements de ſon cœur, autrefois inaperçus dans le tourbillon des converſations, apparaiſſaient maintenant dans tout leur jour. Son ſalon était ainſi compoſé qu'aucun genre de converſation n'y était étranger. Les jeunes amis de ſes enfants y apportaient le babillage & ce bruit qui donne de la vie aux meubles & aux murs. Sa bienveillance encourageait leurs débuts, elle les faiſait entrer naturellement dans les entretiens & jouiſſait de la curioſité admirative qu'elle leur inſpirait. L'heureuſe diverſité des eſprits dont s'entourait Mme de Noailles, empêchait la converſation de peſer jamais obſtinément ſur un point particulier. La politique, les arts, la littérature, la ſcience, étaient repréſentés dans le va-&-vient des viſiteurs & formaient un enſemble de converſation ſoutenu, ſolide, varié, dont Mme de Noailles était à la fois le centre & le foyer. Elle avait ſi bien les dehors, les allures qui facilitent le commerce de ſociété! Lors même que les entretiens s'élevaient aux plus hautes régions de la penſée, ſon langage reſtait ſimple, léger, féminin ſurtout, & conſolant pour l'honnête médiocrité; elle avait alors des façons de dire raviſſantes, une ſorte d'étonnement craintif du ſujet qu'elle abordait, d'heureuſes négligences d'expreſſion pour traduire la penſée la plus énergique, pour pré-

ſenter un argument vainqueur. Et toujours, oui toujours, le mot pour rire, le mot que chacun ſaiſiſſait au paſſage, emportait, répétait le lendemain, & qui circulait encore quand elle-même l'avait déjà oublié. Son eſprit faiſait feu ſupérieur. Il était franc, logique, poſitif, s'appuyant ſur un bon ſens profond auquel ſa grâce ſeule donnait une ſorte de poéſie : d'où naiſſait un contraſte plein de charme & d'originalité. Cinquante années plus tôt, le ſalon de Mme de Noailles aurait acquis l'importance & l'éclat qu'elle redoutait; au milieu du chaos ſocial de nos jours, ce ſalon ne reçut que les hommages de l'intimité, & Mme de Noailles ſeule le caractériſera dans le ſouvenir des contemporains.

Mme de Noailles avait toujours eu le goût de la campagne; ce goût qui eſt la paſſion du ſage l'arrachait aux plaiſirs de la jeuneſſe; elle s'y livra avec délices dans l'arrière-ſaiſon de la vie. L'embelliſſement de ſa terre de Mouchy-le-Châtel, vieux toit de ſes pères, devint ſon occupation favorite ; elle imprima ſon cachet de grâce à tous les arrangements matériels de cette noble habitation & voulut en faire la demeure principale de ſes enfants. Mère paſſionnée, elle était devenue grand'mère avec enthouſiaſme; ſes travaux de préſent & d'avenir répondaient aux beſoins de ſa tendreſſe en l'aſſociant aux jouiſſances futures de ſa poſtérité. Tout lui plaiſait dans la vie de cam-

pagne jufqu'aux moindres détails; elle prétendait connaître les émotions de clocher, & quand elle recevait les notables de l'endroit, on fe demandait fi le maire & l'adjoint n'étaient point de l'Académie françaife.

Mais ce qui l'attachait par des liens plus élevés à la vie de campagne, c'était le bien immenfe qu'elle répandait autour d'elle avec autant de générofité que de difcernement; c'était la reconnaiffance, l'amour qu'elle infpirait aux perfonnes pauvres comblées de fes bienfaits; fa charité s'étendait à tous les degrés de la mifère humaine, à Paris, comme à la campagne, mais elle trouvait des douceurs infinies à l'exercer envers les pauvres de fon département, fur une échelle digne de fon cœur & de fa pofition.

Pendant la belle faifon, le groupe privilégié de fes parents & de fes amis, parmi lefquels nous nommerons avec une jufte préférence fon oncle le duc de Poix, fon coufin le duc de Noailles, fon beau-frère le marquis de Vérac, & fa belle-sœur chérie la marquife de Vérac, venaient partager fes plaifirs champêtres; on l'aurait fuivie au bout du monde, mais on s'accommodait de la rencontrer dans un lieu charmant, où tout parlait d'elle, témoignait de fes talents, & célébrait fes bienfaits. On l'y trouvait plus aimable que partout ailleurs, parce qu'elle y était plus heureufe & que le bonheur fied également à l'efprit & au

cœur. Vers la fin de l'automne, le nombre des visiteurs diminuait, & chaque année Mme de Noailles retardait davantage l'époque de son retour à Paris. C'est que chaque année, la solitude, la retraite lui semblaient plus douces, lui devenaient plus nécessaires, non par dégoût des choses d'ici-bas, car elle aimait la vie comme on l'aime à vingt ans, mais par le besoin de recueillement intérieur, d'examen rétrospectif, qu'éprouvent les esprits supérieurs & les âmes chrétiennes aux approches naturelles de l'éternité. Seule à Mouchy avec ses enfants, loin du monde & du bruit, elle remontait le cours de sa destinée, sondait le passé avec la sévérité scrupuleuse des consciences pures, bénissait Dieu des joies du présent & se préparait ainsi sans ostentation, aux épreuves de la vieillesse & de la mort.

Mme de Noailles, sans cesse en garde contre la pédanterie, n'avait jamais écrit que des lettres familières à ses parents & à ses amis. Durant les mois d'hiver qu'elle passait à Mouchy, la solitude & l'attrait des souvenirs l'engagèrent enfin à consacrer quelques pages à la mémoire de sa grand'mère la princesse de Poix. Ce morceau qui sera un jour, nous l'espérons, livré au public, placera pour la première fois, Mme de Noailles au rang intellectuel qu'elle doit occuper, & justifiera l'admiration de ses amis. Elle-même y attacha peu

d'importance, le désir de faire connaître la princesse de Poix aux jeunes enfants qui perpétueraient son nom, fut le seul but qu'elle se proposat; insensiblement entraînée par son sujet, elle en vint à peindre un temps dont sa grand'mère personnifiait les séductions, & que Mme de Noailles jugeait cependant avec une impartialité bien rare dans les récits où les sentiments du cœur occupent le premier plan.

Mme de Noailles devint membre de la Société des Bibliophiles en 1845; son oncle le duc de Poix eut le bonheur de présenter à ses collègues cette nièce qu'il chérissait comme une véritable fille. Mais l'admission de Mme de Noailles aux Bibliophiles fut un legs du duc de Poix; il ne jouit point de sa présence au milieu d'eux, & l'année suivante, Mme de Noailles était chargée du dernier hommage de la Société reconnaissante envers l'un de ses fondateurs.

Vivement affectée de la perte de son oncle, elle trouva chez les Bibliophiles une sympathie consolante dans les regrets unanimes qu'inspirait la mort du duc de Poix; elle vint assidûment aux réunions de la Société, elle connut, elle aima ses collègues & s'appliqua particulièrement à un genre d'occupation tout nouveau pour elle. Elle maniait les bouquins avec cette grâce que nous rappelons sans cesse, parce qu'elle était inséparable de

toutes ſes actions; prenait goût aux détails minutieux de la bibliographie; & paſſant de la forme au fond, révélait des connaiſſances littéraires ſérieuſes, profondes, qui ſurprenaient encore l'érudite Société. Plus tard, la préſence d'une jeune couſine, Mme Gabriel Deleſſert, juſtement privilégiée dans le choix de ſon cœur, vint reſſerrer les liens qui l'attachaient déjà à la Société des Bibliophiles; cédant alors aux ſollicitations de ſes collègues, elle leur confia la publication d'une ſérie de lettres manuſcrites de la ducheſſe de Bourgogne, tirées des archives du château de Mouchy-le-Châtel, & accompagnées d'une notice pleine de charme & d'intérêt.

Mme de Noailles avait preſque prévu la chute du gouvernement légitime qu'elle chériſſait; elle ne fut pas moins clairvoyante lorſque les agitations de 1847 commencèrent à ébranler la monarchie de juillet; elle ſentit que de grands événements ſe préparaient pour la France & voulut ſe rendre compte jour par jour de ſes propres impreſſions. Nous trouvons cet aperçu prophétique dans ſon journal, à la date du 20 février : « L'oppoſition eſt ſans courage & le gouvernement ſans ſageſſe. Le droit de ſe réunir en repas politique ſemble inhérent à notre ordre de choſes. Aujourd'hui la royauté révolutionnaire a ridiculement oublié ſon origine, &, comme il arrive quand on n'eſt pas dans le vrai, elle

paſſe le but. Après avoir toléré depuis ſix mois les banquets Réformiſtes dans les départements, le diſcours du trône les met en cauſe, & deſcend contre toute convenance à accuſer une partie des députés qu'il n'a pas oſé punir, de là mille embarras & mille ſottiſes.

« La Gauche annonce un banquet à Paris; le gouvernement annonce qu'il l'empêchera; déclamations qui vont juſqu'à la rage, diſcours révolutionnaires ſans feu & ſans bonne foi; menaces & défenſes du gouvernement. Aujourd'hui qu'il s'agit d'exécuter les menaces & les défenſes, tout le monde a peur; les députés craignent de deſcendre dans la rue & d'attraper quelque horion; le miniſtère de ſe rendre encore plus odieux par quelque acte de ſévérité obligatoire; le jour eſt pris, du moins les journaux l'annoncent; il pleut, s'il pouvait pleuvoir ce jour-là ! »

Mme de Noailles, toujours Françaiſe à l'heure du danger, ſouhaitait ſincèrement le triomphe de la politique qu'elle déſapprouvait; mais lorſqu'elle apprit le jour ſuivant que le roi ſacrifiait ſon miniſtère en holocauſte à l'émeute, ſa penſée meſura l'abîme qui devait, vingt-quatre heures plus tard, engloutir la ſeconde monarchie conſtitutionnelle.

Tous les ſentiments de Mme de Noailles doivent être connus; cet eſprit noble, géné-

reux & fier ne craignait jamais de les manifefter. Oppofée fyftématiquement au régime de Louis-Philippe, elle aurait cru manquer à fes devoirs de chrétienne & de Françaife en fouhaitant la chute d'un gouvernement qui donnait à la France la paix & la profpérité. Mais le fait accompli fans qu'elle y eût participé, même par des vœux fecrets, dégageait fa confcience. Pourrait-on s'étonner du mouvement de joie qui fouleva fon cœur & lui fit oublier un inftant les périls de la fituation? La cataftrophe de février, qui difperfait loin du trône la famille d'Orléans, était comme une revanche fatale de la chute de Charles X.

Durant la révolution, Mme de Noailles refta dans Paris jufqu'au mois de juin fans éprouver la moindre inquiétude perfonnelle, envifageant avec une fermeté vraiment ftoïque les incertitudes de fortune & de pofition que tout faifait préfager. Elle fe fentait de force à défier les circonftances; ce fentiment était partagé par ceux qui connaiffaient fon caractère. On l'eût vue, fans crainte, en butte aux épreuves des commotions fociales, frayant fa route à travers les écueils, bravant les tempêtes, à un âge où les habitudes & les befoins, devenus tyranniques, paralyfent d'ordinaire l'énergie humaine. Elle eût été impofante dans la mauvaife fortune, elle fi aimable au logis! C'eft bien alors que les

« bons contes » auraient diſſimulé l'abſence des plats comme aux ſoupers du poëte Scarron. Rien ne pouvait la dépouiller du preſtige qu'elle devait bien plus à elle-même qu'au haſard de la naiſſance.

Tout devait avorter de cette étrange révolution de 1848. Après la bataille de juin, les dangers paſſèrent à l'état de fantômes, & la France ne ſongea plus qu'à rire des rêveries chimériques qui avaient enſanglanté les rues de Paris. Mme de Noailles, heureuſe & fière de la conduite que tinrent les hommes de ſa famille pendant les trois jours de guerre ſociale, ſe ſentit réconciliée avec le pouvoir nouveau & diſpoſée même à quelque bienveillance pour l'état républicain, qu'elle préférait franchement aux rapſodies monarchiques de 1830.

Il ſe fit d'ailleurs, vers cette époque, dans l'opinion publique, une réaction notable en faveur des claſſes élevées de la ſociété, dont Mme de Noailles reſſentit les conſéquences preſque perſonnellement.

La France tout émue des dangers qu'elle venait de courir, & qui chaque jour pouvaient renaître, ſemblait tendre les bras aux protecteurs de ſon heureux paſſé. Des noms hiſtoriques oubliés depuis vingt ans parurent en tête des liſtes électorales : M. le duc de Mouchy, gendre de Mme de Noailles, fut élu repréſentant du peuple par le départe-

ment de l'Oiſe. Peu de temps après, l'Académie françaiſe s'aſſociant au mouvement général appela M. le duc de Noailles ſur ſes bancs, renouant ainſi l'alliance traditionnelle entre la nobleſſe & l'Académie. Cette double élection fut pour Mme de Noailles une joie de cœur & une joie de famille, à laquelle ſe mêlait encore un ſentiment d'intérêt public. Trop éclairée pour regretter les prérogatives & les priviléges héréditaires, incompatibles avec les idées du ſiècle, elle avait cependant cruellement ſouffert de la ſituation faite à la nobleſſe depuis 1830. Elle eſpérait que des circonſtances nouvelles permettraient à celle-ci de reconquérir par ſes talents, ſes mérites & ſes vertus, la place que le bon ſens & la raiſon lui ont toujours accordée dans la hiérarchie ſociale.

Mme de Noailles revint habiter Paris, & ſon ſalon s'ouvrit aux repréſentants du peuple, collègues de ſon gendre, ſans excluſion de perſonnes & d'opinions. Elle s'amuſait de ce mélange, ſuivait la diſcuſſion ſur des terrains tout nouveaux pour elle, & s'y montrait brillante, piquante, lumineuſe comme aux plus beaux jours de ſa jeuneſſe. Les ſujets ne manquaient pas. La nouvelle République ſemblait une forme de gouvernement neutre qui ne ſatisfaiſait perſonne, mais que tous les partis acceptaient avec l'eſpoir de le tourner à leur profit, quand le peuple,

par un élan de ſouvenirs, trancha le nœud gordien de la ſeconde République au nom d'un ſecond Napoléon. De tous les événements auxquels il fut donné à Mme de Noailles d'aſſiſter, ce fut la dernière & non pas la moindre ſurpriſe.

Au mois de juin 1849, Mme de Noailles reçut la première atteinte de la terrible maladie qui devait, deux ans plus tard, la conduire au tombeau. Elle ſentit dès l'abord la gravité de ſon état; les ſymptômes effrayants diſparurent, mais la ſécurité n'exiſtait plus; elle jugea ſa poſition avec plus de diſcernement que ceux qui l'environnaient, & ne ſe reprit point comme eux à l'eſpérance. En apparence, ſa vie ne fut point changée, elle parut oublier le danger qui la menaçait encore, & le charme de ſon eſprit, l'imperturbable gaieté de ſon humeur entretenaient l'illuſion autour d'elle. Mais dans la ſolitude de ſa penſée elle ſe croyait perdue. Pendant deux années, elle vécut en préſence de la mort, préparée à la ſubir, pleine de foi & de réſignation. La Providence réſerve de grandes luttes aux grandes âmes; elle voulut ajouter une dernière perfection à cette noble intelligence, digne objet de ſes conſtantes faveurs & par une longue & cruelle épreuve, entourer d'une auréole chrétienne ce ſouvenir ineffaçable de toutes les grâces terreſtres. Mme de Noailles était peut-être trop aimée,

peut-être donnait-elle trop de bonheur à ceux qui l'aimaient; il fallait la voir souffrir pour se résigner à la perdre.

Mme de Noailles expira le 13 septembre 1851 dans son château de Mouchy, entre les bras de ses enfants. L'agonie avait duré deux ans, les liens du corps s'étaient rompus peu à peu, la crise suprême fut douce & rapide. La veille encore, Mme de Noailles se promenait comme de coutume près de la maison. Les gens du pays la croyaient à peine souffrante. La nouvelle de sa mort leur fut un coup de foudre. On les vit accourir de toutes parts, consternés, baignés de pleurs, doutant encore du malheur qui les frappait, redemandant à grands cris cette bienfaitrice, cette providence visible des malheureux, toujours implorée & toujours accessible aux prières qu'on lui adressait. Les populations voisines se pressèrent en foule à ses funérailles, les parents & les amis éloignés y vinrent aussi d'eux-mêmes. Tous les hommages spontanés rendus à sa mémoire étaient empreints d'une profonde douleur & de cet abattement de l'esprit que fait éprouver le dernier départ d'une intelligence supérieure à tous ceux que ses lumières ont éclairés.

M. le duc de Noailles, dans un article nécrologique (1), digne de son talent & de la

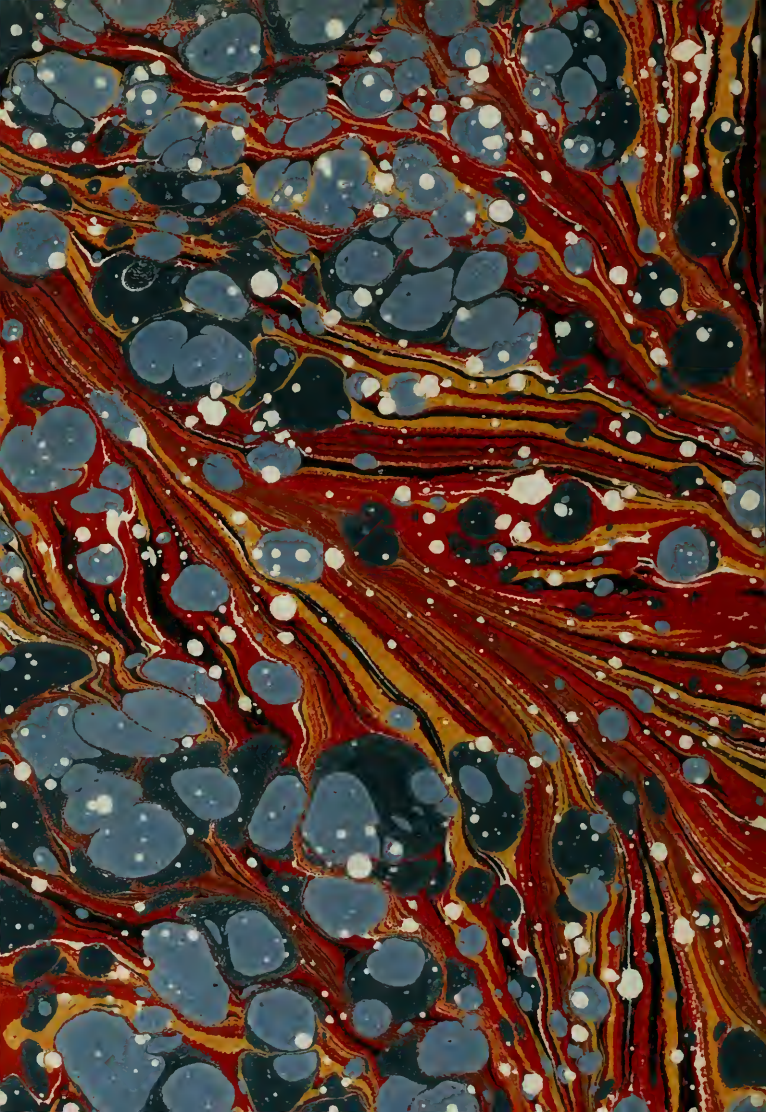
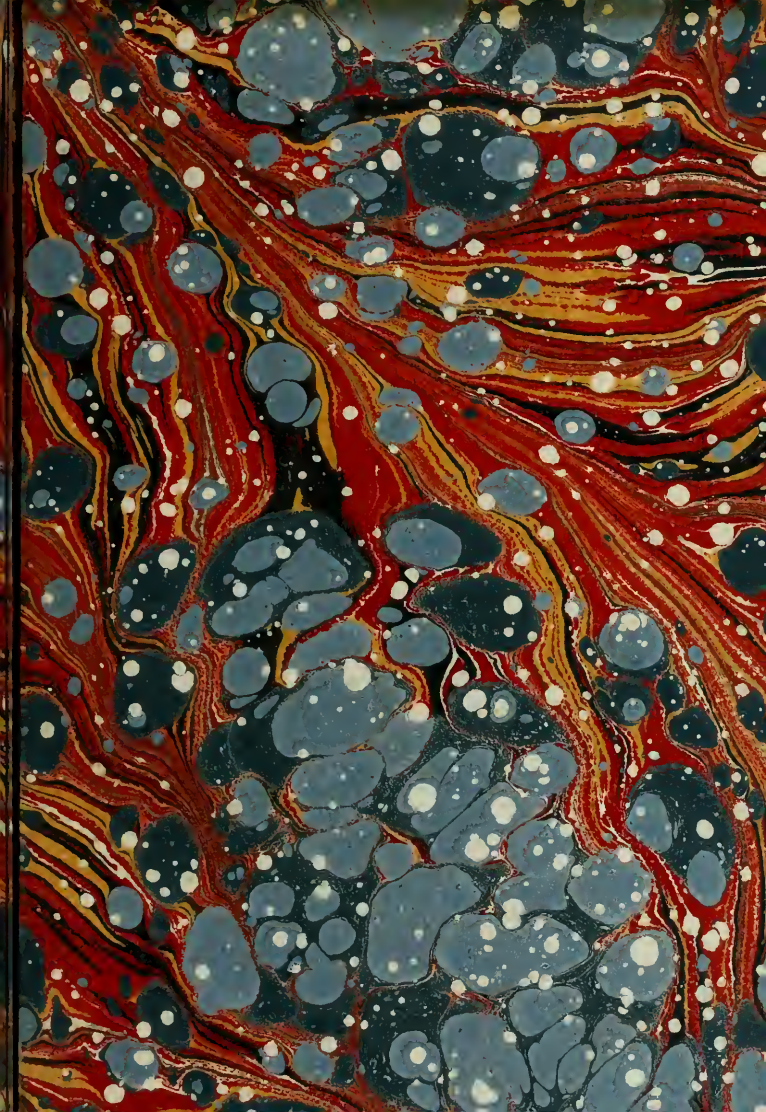
(1) Inséré dans *le Journal des Débats*.

parfaite amitié qui l'uniſſait à Mme de Noailles, a nommé Mme de Sévigné. Nous ſera-t-il permis de prolonger ici la comparaiſon & de placer ainſi la dernière penſée de cette faible notice ſous la protection d'un jugement ſupérieur? Mme de Sévigné doit l'eſſor de ſon génie, &, par ſuite, ſon immenſe réputation, aux plus grands chagrins de ſa vie, aux abſences de ſa fille. Plus heureuſe, Mme de Noailles ne fut jamais ſéparée de l'unique objet de toutes ſes tendreſſes.

Qui peut dire ce qu'une correſpondance intime entre Mme de Noailles & ſa fille nous eût révélé de talent, de génie déjà fortement ſoupçonné dans le commerce incomplet des relations mondaines? Son bonheur fut peut-être un obſtacle à ſa gloire.

S. N. S.

Membre de la Société des Bibliophiles.

---

Ch. Lahure, Impr. du Sénat & de la Cour de Caſſation, rue de Vaugirard, 9.